

2 K.

LA SIRÈNE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES,

PAROLES DE M. SCRIBE,

MUSIQUE DE M. AUBER.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal
de l'Opéra-Comique, le 26 mars 1844.



A BRUXELLES.

J.-A. LELONG, IMPRIM.-LIBR.-ÉDITEUR,

46, RUE DES PIERRES.

—
1844

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

LE DUC DE POPOLI , gouverneur des Abruzzes.	MM. RICQUIER.
BOLBAYA , directeur des spectacles de la cour.	HENRI.
SCOPELTO , aventurier.	ROGER.
SCIPION , jeune marin.	AUDRAN.
PECCHIONE , compagnon de Sco- petto.	DUVERNOY.
ZERLINA , jeune paysanne, sœur de Scopetto.	M^{lle} LAVOYE.
MATHÉA , servante.	PREVOST.

La scène se passe dans les Abruzzes.

LA SIRÈNE,

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur d'un presbytère, dans le village de Castel di Sangro. — Au fond, deux croisées. — Deux portes latérales. — Sur le devant du théâtre, à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

MATHÉA; puis, BOLBAYA et SCIPION.

On frappe en dehors, à la porte de droite.

MATHÉA, *sortant de la porte à gauche.*

On y va ! on y va !... Vous êtes bien pressé !... (*Ouvrant la porte et voyant Bolbaya et Scipion qui paraissent.*) Ah ! c'est vous, signor Bolbaya, mon nouveau maître ?

BOLBAYA.

Moi-même ! que tu fais attendre dans la montagne au moment où un orage se prépare... (*A Scipion qui est derrière lui.*) Entrez, entrez, mon jeune compagnon... Vous êtes ici chez moi !

SCIPION.

Dans ce presbytère, au milieu des Abruzzes !

BOLBAYA.

C'était à mon frère le curé, dont Mathéa était la servante... car il y a près de trois mois que nous avons perdu ce pauvre frère !

MATHÉA.

Que vous ne veniez jamais voir !

BOLBAYA.

C'est tout naturel... Lui dans le sacré, moi dans le profane... Et quoique dans la famille on eût l'air de me traiter d'imbécile, j'ai fait mon chemin et ma fortune dans les arts.

LA SIRÈNE.

SCIPION.

Vous les cultivez, monsieur ?

BOLBAYA.

Pas si bête ! je les exploite .. Bolbaya, entrepreneur des talens lyriques, surintendant des théâtres de la cour, place superbe, que sa majesté le roi de Naples vient de m'accorder, à la condition de renouveler toute la troupe pour la saison prochaine... Il ne manque plus qu'un seul sujet, une prima dona, et je retournerais à Naples!...

SCIPION.

A travers la montagne ?

BOLBAYA.

En quoi j'ai peut-être eu tort... car tout ce qu'on me raconte de la troupe infernale de Marco Tempesta le bandit...

SCIPION.

Le bandit ! non pas... Marco Tempesta est un intrépide contrebandier, que l'on dit invulnérable, parce que dans sa famille ils se succèdent tous de père en fils... et le peuple croit que c'est toujours le même... Du reste, il ne fait tort à personne, quand on lui laisse débarquer et vendre ses marchandises... Mais, dans l'occasion, il fait bravement le coup de fusil avec les douaniers et les soldats de marine... Nous en savons quelque chose !

BOLBAYA.

Aussi, enchanté, mon jeune ami, de vous avoir rencontré... Vous allez comme moi à Naples ?

SCIPION.

Où il me tarde d'arriver !

BOLBAYA, *souriant.*

Quelque jolie Napolitaine qui vous attend ?

SCIPION.

Je l'espère!... car depuis un an que je suis absent...

(*Faisant quelques pas pour sortir.*) et si vous voulez le permettre...

BOLBAYA, *le retenant.*

Nous repartirons ensemble... La pluie tombe déjà... Et je vous demanderai le temps de jeter un coup d'œil sur les papiers de la succession... Ce ne sera pas long... je suis seul héritier !

MATHÉA, *à part.*

Hélas ! oui...

SCIPION.

C'est pour cela que vous avez passé par ici ?

BOLBAYA.

D'abord... et puis, pour une autre raison... A la dernière auberge où j'ai couché, au pied des Abruzzes, on a parlé toute la soirée d'une voix mélodieuse qui, depuis quelque temps, se fait entendre sur différens points de la montagne.

SCIPION.

En vérité ?

BOLBAYA.

Une voix qui est, dit-on, fort belle !... car tous les voyageurs s'arrêtent pour l'écouter et cherchent à la suivre, au risque de se casser le cou dans les précipices !

SCIPION.

Allons donc !

BOLBAYA.

C'est, dit-on, au sommet de la montagne, aux environs du presbytère, que la Sirène se fait entendre de préférence... et comme je cherche partout une voix, et surtout une voix magique, j'ai voulu aller aux informations.

SCIPION.

Et Mathéa, votre servante, qui est du pays, vous dira que c'est une fable !

LA SIRÈNE.

MATHÉA.

Une fable ! plût au ciel ! mais, par malheur, ce n'est que trop vrai !

SCIPION.

Par malheur ! et pourquoi ?...

Grand bruit au dehors.

MATHÉA.

Ah ! mon Dieu !

SCIPION.

Ce n'est rien !... L'orage qui nous menaçait vient d'éclater... Parlez toujours !...

La ritournelle, qui a commencé avec force et par un bruit d'orage, s'apaise tout-à-coup et accompagne presque en sourdine les couplets suivans :

COUPLETS.

MATHÉA.

Premier Couplet.

Quand vient l'ombre silencieuse,
Quand vient le calme de la nuit...
Voix lointaine et mystérieuse,
Dans la montagne retentit !
O vous, que sa douceur enivre,
Et qui croyez l'atteindre, hélas !
Voyageurs, qui voulez la suivre,
Le précipice est sous vos pas !

Fuyez l'enchanteresse,
Fuyez sa voix traîtresse ;
Le plaisir vous guida,
La mort vous atteindra,
Car la Sirène est là !

(On entend en dehors un chant très-éloigné.)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

MATHÉA.

Écoutez... la voilà...
Oui, la Sirène est là !

BOLBAYA.

Que veux dire cela ?
Quoi ! la Sirène est là ?

SCIPION.

Douze voix que voilà,

(Montrant son cœur.)
Et qui m'arrive là!

MATHÉA.

Deuxième Couplet.

J'ai lu dans un auteur habile,
Et nos vieillards les plus instruits
Disent que Naples et la Sicile,
Des Sirènes sont le pays...
Aussi, messieurs, et par prudence,
Quand vous arrivent de ces lieux
Une roulade, une cadence,
Joli sourire et deux beaux yeux ...

Fuyez l'enchanteresse,
Fuyez sa voix traîtresse ;
Le plaisir vous guida,
Votre perte en viendra,
Car la Sirène est là !

(On entend au dehors la même voix , mais plus rapprochée.
— Reprise de l'ensemble.)

BOLBAYA , à *Scipion*, qui *chancelle*.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

SCIPION.

Rien !... mais cette voix... C'est bien étonnant , il me semblait...

BOLBAYA.

Quoi donc ?

SCIPION.

J'en tremble encore !

BOLBAYA.

Vous qui êtes si brave !... Il y a donc quelque chose ?...

En ce moment on frappe rudement à la porte , à droite.

BOLBAYA , à *Mathéa*.

N'ouvre pas !

SCIPION.

Et pourquoi donc ?

SCÈNE II.

LES MÊMES, SCOPETTO.

BOLBAYA, à *Mathéa*.

N'ouvre pas, te dis-je !... (*Voyant entrer Scopetto.*)
 Quel est donc cet homme ?

SCOPETTO.

Un pèlerin qui n'aime pas la pluie, quand il y a
 moyen de s'en priver... c'est pour cela que j'ai frappé
 à la porte du curé.

BOLBAYA.

Le curé n'y est plus !

SCOPETTO.

On le voit bien... C'était un brave homme !

BOLBAYA.

Qui accueillait tous les vagabonds... et moi, je veux
 connaître ceux que je reçois... car cette maison m'appar-
 tient, comme à son frère et à son héritier !

SCOPETTO.

Ah ! c'est vous ?...

BOLBAYA.

Eh bien ! comme il me regarde... Est-ce que vous
 trouvez en moi quelque chose d'extraordinaire ?...

SCOPETTO.

Non... rien que de très-ordinaire... (*Lentement et
 le regardant.*) Nicolaïo Bolbaya !

BOLBAYA.

Il me connaît !

SCOPETTO.

Directeur du théâtre de la cour... fortune immense...
 mérite plus restreint !

BOLBAYA.

Qu'est-ce à dire ?

SCOPETTO.

Que, dans votre position, vous n'avez pas besoin de

l'héritage du curé... et que vous auriez dû en faire cadeau à Mathéa, sa servante !

MATHÉA.

Il me connaît aussi !

BOLBAYA.

Je n'ai pas d'avis à recevoir de vous... et je vous prie de sortir... attendu que chacun est maître chez soi !

SCOPELTO, *s'asseyant.*

Alors, je reste !...

Il tire de sa poche du tabac et une pipe, qu'il bourre.

BOLBAYA.

Insolent !... Et n'avoir ici ni laquais, ni domestiques... (*A Mathéa.*) Va me chercher le barigel, le podestat !

MATHÉA.

Au milieu de la montagne ?

BOLBAYA.

Mais vous, du moins, mon hôte et mon ami, vous ne permettrez pas qu'il me manque à ce point !

SCIPION.

Permettez, monsieur !

BOLBAYA.

Est-ce qu'il peut rester ici malgré moi ?... Est-ce que je n'ai pas le droit de le mettre à la porte ?

SCIPION.

Oui, monsieur... s'il ne pleuvait pas !

BOLBAYA, *brusquement.*

Est-ce que c'est ma faute, à moi, s'il pleut ?... Est-ce que ça me regarde ?.. est-ce que j'ai tort ?

SCIPION.

Non, sans doute !... Mais si vous aviez été comme moi des nuits entières couché en plein air, mourant de froid et de faim, vous penseriez qu'on n'a jamais raison de refuser un abri à un pauvre diable !... (*Scopette se lève sans rien dire, va serrer la main de Sci-*

cion, et retourne s'asseoir sur sa chaise en fumant sa pipe.) Ainsi, croyez-moi, ne vous sâchez pas... et accordez-lui généreusement l'hospitalité qu'il parait décidé à prendre !

BOLBAYA.

Moi !

SCIPION.

Apaisez-vous !... (*Regardant la fenêtre du fond.*) bientôt le ciel en fera autant... et alors, je me charge de congédier votre hôte !

BOLBAYA.

A la bonne heure !... C'est pour vous, ce que j'en fais... sans cela... (*A Mathéa.*) Tu vas me rejoindre dans le cabinet de mon frère, et m'aider à faire la visite de ses tiroirs et de ses papiers !

MATHÉA.

Oui, monsieur.

SCOPETTO,   Bolbaya, qui s'en va avec colère.

Adieu, mon hôte !... Je ne vous demanderai pas à souper... Merci ! merci !... ce serait abuser de votre noble hospitalité !...

SCENE III.

SCOPETTO, SCIPION, MATHÉA.

SCOPETTO.

Quoique, dans la circonstance présente et pour me réchauffer l'estomac, un bon verre de vin n'e t pas été de refus !

MATHÉA, ouvrant une petite armoire.

Vous l'aurez !

SCOPETTO.

De son vin ? je n'en veux pas !

MATHÉA.

Non ! non ! il est à moi... c'est sur mes économies.

SCOPETTO.

C'est différent... si toutefois le camarade veut trinquer avec moi !

SCIPION, *s'asseyant vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la table.*

Volontiers !

SCOPETTO, *remplissant les deux verres et élevant le sien, qu'il regarde.*

Je ne suis pas comme maître Bolbaya, moi... et sans lui demander son nom et son pays, dès qu'un verre de vin se présente, je lui donne l'hospitalité... *(Il l'avale)* Eh ! mais, Dieu me pardonne !...

SCIPION.

C'est du lacryma-christi !

SCOPETTO.

Et du meilleur !

MATHÉA.

Je crois bien... deux bouteilles que j'avais là en réserve depuis dix ans !

SCIPION.

Pour qui donc ?

MATHÉA.

Pour l'enfant de la maison... pour celui que j'ai élevé !

SCOPETTO.

Vous, ma brave femme ?

MATHÉA.

Oui, vers le temps où les troupes du roi Joachim forcèrent les contrebandiers à quitter la montagne... Un soir, la veille de Noël, nous trouvâmes à la porte du presbytère deux jolis enfans dans le même berceau, comme qui dirait deux jumeaux... La fille, monsieur le curé ne pouvait s'en charger... et il fallut bien la porter à Naples, à l'hospice des Orphelins... Mais le garçon, monsieur le curé voulait être son parrain, et

l'éleva lui-même... ou plutôt, ce fut moi... Pauvre Francesco... il était si gentil... Il brisait tout... un vrai diable!... Mais un si bon cœur! il nous aimait tant!... Et un jour, il avait à peine douze ans, il nous fut enlevé...

SCIPION.

Par qui ?

MATHÉA.

Ah ! il n'y a pas de doute... par Marco Tempesta et sa bande, qui venaient de reparaitre dans le pays... Aussi, je donnerais tout ce que je possède pour le voir pendre, lui et les siens !

SCOPELTO.

Et, depuis, vous n'avez plus entendu parler de ce Francesco ?

MATHÉA.

Si, vraiment!... Tous les ans, la veille de Noël, il arrivait ici, pour moi et mon maître, des présents magnifiques avec ces mots : A monsieur le curé, de la part de son filleul !... Mais, depuis deux années, plus de nouvelles!... preuve qu'il n'existe plus... Et, malgré cela, monsieur le curé a mis dans son testament qu'il donnait à Francesco, son filleul, s'il reparaisait, la moitié de sa fortune !... (*Regardant Scopetto, qui essuie une larme à la dérobée.*) Ça vous fait pleurer !

SCOPELTO.

Moi ! pourquoi pas ?

MATHÉA.

Et, de plus, il m'a dit : Tu lui remettras toi-même, comme gage de ma bénédiction, que je n'ai pu lui donner... ce portrait !

SCOPELTO, *le prenant vivement et le regardant.*

Le sien !

MATHÉA, *continuant.*

S'il en est digne!... et si, comme je l'espère, c'est un honnête homme!...

SCOPETTO, *lui rendant le portrait.*

Tiens ! tiens !... (*Comme un homme qui cherche à s'étourdir.*) Et nous, camarade, buvons !...

On entend sonner dans la chambre à gauche.

MATHÉA.

Ah ! c'est l'autre héritier !... le seul maintenant... (*Criant.*) Me voilà, monsieur ! me voilà !...

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IV.

SCIPION, SCOPETTO.

SCOPETTO, *trinquant avec Scipion.*

On aime à savoir avec qui on boit... Votre nom, camarade ?

SCIPION.

Je n'en ai pas !

SCOPETTO.

Ni moi non plus !

SCIPION.

Je me suis donné celui de Scipion...

SCOPETTO.

Et moi celui de Scopetto... Mais votre mère ?

SCIPION.

Je n'en ai plus depuis long temps !

SCOPETTO.

Moi de même... Et vos amis ?...

SCIPION.

J'en ai un aujourd'hui... si vous voulez !

SCOPETTO, *lui tendant la main.*

Touchez là !... aussi bien, à la première vue, je me suis pris pour vous d'inclination... Vous dites donc que votre fortune...

SCIPION.

Est à faire !

SCOPETTO.

Comme la mienne !... Je l'avais faite, je l'ai perdue... C'est à recommencer... Mais j'ai juré, et c'est justice, la mort de celui qui nous l'a enlevée !

SCIPION.

Ah ! vous étiez ?...

SCOPETTO.

Dans le commerce.

SCIPION.

Une belle carrière !

SCOPETTO.

C'est selon !... La vôtre est plus belle... officier de marine !... Mais on n'est pas maître de choisir... mon père était comme moi !

SCIPION.

Négociant ?

SCOPETTO.

Comme vous dites... Il m'a pris de bonne heure près de lui, m'a élevé dans son état, et me l'a laissé...

SCIPION.

Florissant ?

SCOPETTO.

Non ! des affaires diablement embrouillées... et après lui, quoique bien jeune encore, je me suis trouvé le chef... de la maison de commerce... bien, plus le chef de la famille... car j'ai une sœur, dont j'ai été longtemps séparé... et que j'ai enfin prise avec moi... jurant de l'établir un jour et de la doter comme une duchesse... ce que je ferai dès que j'aurai refait ma fortune... Voilà mon histoire... Et la vôtre ?

SCIPION.

N'est pas longue... Je ne suis pas si heureux que vous... Je n'ai jamais connu mon père, un grand seigneur, dont ma mère ne prononçait jamais le nom... car elle avait été trompée et délaissée par lui... Et moi,

enfant du peuple, pauvre lazzarone, je fus élevé, comme ils le sont tous, aux rayons du soleil napolitain, courant pieds nus sur la grève, maniant la rame et aidant le pêcheur de la côte. Je devins moi-même matelot, soldat, et, après cinq ans de service et quatre blessures, nommé commandant d'une tartane, avec cent piastres par ans de traitement...

SCOPETTO.

Tant que cela!... Ah! si je vous avais connu plus tôt, je vous aurais associé à mon commerce qui offre bien d'autres chances, et demande parfois un marin expérimenté... C'est égal, capitaine Scipion; nous sommes du même âge, vous êtes brave, vous n'avez rien, vous me convenez... et quand j'aime les gens, je me charge de leur fortune... Je veux vous marier.

SCIPION, *étonné.*

Moi!

SCOPETTO.

Voyez! Oui ou non!

SCIPION.

Je dirais oui, si déjà je n'étais pas amoureux d'une jeune fille qui, comme moi, n'a rien!

SCOPETTO.

C'est différent!

SCIPION.

Je l'aime depuis mon enfance!... C'est pour elle que je me suis fait soldat... et je lui ai promis de l'épouser à mon retour!

SCOPETTO.

Dès qu'il y a serment... c'est juste... N'en parlons plus... (*Se levant de table.*) Vous retournez donc de ce pas?...

SCIPION, *se levant aussi.*

A Naples!

SCOPETTO, *souriant.*

Pour la revoir?...

SCIPION.

Et pour un rapport que j'ai à faire au roi?

SCOPETTO.

Vous, capitaine!... et comment cela?

SCIPION.

Vous avez entendu parler du fameux Marco Tempesta, le contrebandier?

SCOPETTO.

Sans doute!... Il n'y a que lui qui imprime un peu d'activité au commerce!

SCIPION.

Et aux douaniers, qui le donnent au diable!

SCOPETTO.

En revanche, il est adoré de la population des Abruzzes!

SCIPION.

Je le crois bien! il supprime les impôts!

SCOPETTO.

Ce qui lui permet de vendre à moitié prix des rubans et des étoffes pour les femmes, et pour les hommes, du rhum, du tabac et de la poudre!

SCIPION.

Aussi, c'est à qui lui achètera!... Et il a fait de si bonnes affaires que, satisfait de sa fortune, il voulait, dit-on, quitter le pays, se faire banquier à Gènes ou à Marseille, et finir en honnête homme!

SCOPETTO.

Comme tant d'autres!

SCIPION.

Aussi venait-il d'embarquer ses trésors et ses marchandises, et une partie de ses compagnons, sous la conduite de son lieutenant Pecchione, tandis que lui-même attirait dans la montagne le duc de Popoli, gou-

verneur de la province, et toutes ses troupes, dont il déjouait la surveillance... Mais, par malheur pour lui, j'étais en croisière avec ma tartane l'*Etna* !

SCOPETTO, *après un mouvement de colère, qu'il réprime.*

Quoi ! c'était vous ?

SCIPION.

Moi-même !

SCOPETTO, *avec un sourire forcé.*

Qui lui avez enlevé une cargaison de cinq cent piastres et les deux tiers de sa bande ?

SCIPION, *avec fierté.*

Certainement ! c'est moi !... Qu'avez-vous donc ?...

SCOPETTO.

Rien !... mais je vous trouve bien hardi de traverser seul ces montagnes... car Marco Tempesta et ses compagnons ont juré, dit-on, de se défaire, par tous les moyens possibles, du commandant de la tartane l'*Etna* !

SCIPION.

Et moi, camarade, pour être nommé capitaine de frégate et épouser celle que j'aime, j'ai juré de m'emparer mort ou vif de Marco Tempesta !

SCOPETTO.

C'est bien !... touchez là !

DUO. — Ensemble.

SCOPETTO.

SCOPETTO.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt me le montre ;
Le ciel décidera
Lequel l'emportera.

Qu'une heureuse rencontre
Bientôt vous le montre ;
Le sort décidera
Lequel l'emportera !

SCIPION.

Je saurai le connaître !

SCOPETTO, *souriant.*

A vos dépens, peut-être !

SCIPION.

Mais où le découvrir ?

LA SIRÈNE.

SCOPETTO.

Il est homme à venir !

ENSEMBLE.

Qu'une heureuse rencontre

Bientôt ^{vous}
me le montre ;

Ce fer décidera

Lequel l'emportera.

(Scopetto porte la main à son poignard, lorsqu'on entend
chanter au dehors.)

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SCIPION.

C'est la Sirène !

SCOPETTO, *souriant.*

La Sirène !

SCIPION.

Sa voix, tout-à-l'heure lointaine,

Se rapproche de nous...

SCOPETTO, *de même.*

Comment ! vous, capitaine,

Vous croyez à cela ?

SCIPION, *écoutant.*

Silence !

ENSEMBLE.SCIPION, *écoutant.*

O surprise nouvelle !

Dont mes sens sont émus ;

Cette voix me rappelle

Des accens bien connus.

Nou, non, ce n'est pas elle ;

Pourtant, comme auprès d'elle ,

Tous mes sens sont émus !

LA VOIX, *en dehors.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! (10 fois.)

SCOPETTO, *regardant Scipion.*

O surprise nouvelle !

Comme il a l'air ému !

Il tressaille, il chancelle

A ce bruit inconnu !
 (Le regardant de nouveau.)
 O surprise nouvelle !
 Comme il a l'air ému !

SCOPELTO, à Scipion.

Quoi ! vous qui prétendez, sans crainte,
 Nous livrer Marco Tempesta,
 De frayeur votre âme est atteinte
 En attendant cette voix-là

SCIPION.

Moi !

SCOPELTO.

Vous !

SCIPION.

Moi !

SCOPELTO.

Vous tremblez déjà !

SCIPION, avec colère.

Ah ! l'épée en main l'on verra
 Lequel de nous deux tremblera !

ENSEMBLE, se donnant la main.

Qu'une heureuse rencontre, etc.

(On entend encore la voix sous la croisée à gauche.)

SCENE V.

LES MÊMES, BOLBAYA et MATHÉA, sortant de la
 gauche.

BOLBAYA.

Silence, donc ! c'est elle !

MATHÉA, ouvrant la croisée à gauche.

Oui, là, sous la croisée.

SCIPION.

O charme heureux ! par qui mon âme est abusée.

ENSEMBLE.

LA VOIX.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

SCIPION.

O surprise nouvelle, etc.

LA SIRÈNE.

SCOPELTO.

O surprise nouvelle, etc.

BOLBAYA et MATHÉA.

Espérance nouvelle!

En nous emparant d'elle,

Le mystère sera connu!

BOLBAYA, à *Mathéa*, lui montrant la croisée.
Saisissons-la pendant qu'elle se fait entendre!

MATHÉA, effrayée.

Allez sans moi; je n'ose pas!

SCIPION, montrant à *Bolbaya* la fenêtre du fond.

De ce côté nous pouvons la surprendre;

Venez, venez, et courons sur ses pas.

(A part.)

Il faut qu'un tel soupçon à la fin s'éclaircisse...

BOLBAYA.

Ah! si je puis ainsi trouver ma cantatrice!

Allons, partons, je suis vos pas.

SCIPION.

Nous l'atteindrons!

SCOPELTO, à part.

Je ne crois pas!

SCIPION, vivement, entraînant *Bolbaya*.

Qu'une heureuse rencontre

Ici ^{nous}
vous la montre;De ^{nous}
vous deux l'on verra

Lequel l'attrapera!

(*Bolbaya* et *Scipion* sortent par la porte du fond sans prendre leurs chapeaux.)

SCÈNE VI.

SCOPELTO, MATHÉA.

SCOPELTO, à part.

Cela veut dire que monseigneur le gouverneur ou quelque détachement de soldats s'approche de ce presbytère...

On frappe à la porte à droite.)

MATHÉA.

Qui va là ?

UNE VOIX, *en dehors.*

Ouvrez... c'est le duc de Popoli !

MATHÉA, *à Scopetto.*

Duc de Popoli !... qu'est-ce que c'est que ça ?

SCOPETTO.

C'est un habit brodé sur lequel il y a de l'or, des rubans... et dessous, rien !

MATHÉA.

Alors, faut-il ouvrir ?

SCOPETTO.

Parbleu ! gouverneur des Abruzzes... tout puissant sous le roi Joachim, tout puissant sous le règne suivant, il n'a qu'un seul esprit... celui de rester en place !

MATHÉA.

Et moi qui le laisse à la porte... (*Ouvrant.*) Entrez, entrez, monseigneur !

SCENE VII.

LES MÊMES, LE DUC, *enveloppé d'un manteau et suivi de deux Laquais, qui sortent sur un geste de leur maître.*

LE DUC, *entrant.*

C'est bien heureux... Où est le maître de cette maison ?...

SCOPETTO, *s'avancant.*

Il vient de sortir, monseigneur !

LE DUC, *lorgnant Scopetto qu'il reconnaît.*

Eh ! c'est ce gaillard de Scopetto !

MATHÉA, *bas à Scopetto.*

Il vous connaît !

SCOPETTO, *de même.*

J'ai eu l'honneur de faire autrefois partie de sa maison !

LE DUC, à *Mathéa*.

M'est-il permis, en l'absence de votre maître, de me reposer et d'attendre ici un rendez-vous qu'on m'a donné?...

MATHÉA, *faisant la révérence*.

Comment donc!...

SCOPETTO.

Ils seront trop heureux de recevoir votre excellence!...

Il aide le Duc à se débarrasser de son manteau, et le donne à *Mathéa*.

LE DUC, à *Mathéa*.

Faites vos affaires, que je ne vous dérange pas...

Mathéa sort, emportant le manteau dans la chambre à droite.

SCÈNE VIII.

LE DUC, SCOPETTO.

LE DUC, *assis, à Scopetto qui est resté debout devant lui*.

Que viens-tu faire dans ce pays?

SCOPETTO.

J'y demeure, excellence!... J'ai pris depuis quelque temps une espèce d'auberge dans la montagne!

LE DUC.

Et en fait de voyageurs, qui diable peut loger chez toi?... des imbéciles!

SCOPETTO.

Plût au ciel! mon auberge serait toujours pleine, et elle est vide... aussi, j'ai envie de changer d'état... Vous savez que j'ai toujours eu du goût pour les arts?

LE DUC.

Oui, à l'hôtel, c'était à ne pas s'entendre... tu râclais de la guitare! comme Figaro... Enchanté de te rencontrer!... tu avais quelquefois des idées... Je dois donner demain à toute la cour une fête dans mon pa-

lais de la Pescara, et je n'ai jamais été mieux servi que pendant le temps où tu étais de ma maison!

SCOPETTO.

Et moi. je n'ai eu d'esprit que pendant ce temps-là... Il paraît que c'est contagieux et que ça se gagne...

LE DUC, *avec bonhomie.*

Alors, tu es un sot de m'avoir quitté!

SCOPETTO.

Et le moyen de rester en place !... il n'y a que vous, monseigneur, qui possédiez ce talent-là... La fixité, c'est le génie!... Mais', nous autres pauvres diables, jouets de tous les vents!

LE DUC, *souriant.*

Il est de fait que tu n'es guère resté à mon service... à peine un mois!

SCOPETTO.

Plus, monseigneur!

LE DUC.

Non pas... je possède toutes les dates... C'était quelque temps avant le tour que nous a joué ce damné Marco Tempesta!

SCOPETTO.

C'est juste!

LE DUC.

Lorsque, sous le roi Joachim, je lui ai saisi pour soixante mille francs de marchandises anglaises que j'ai fait brûler!

SCOPETTO.

Et pour lesquelles il osait demander une indemnité.

LE DUC.

Que j'ai refusée!

SCOPETTO.

Et qu'il a eu l'insolence de vous faire payer!

LE DUC, *riant.*

Oui, parbleu! toute mon argenterie qu'il m'a en-

levée... et avec une audace... Ce dîner superbe donné à l'ambassadeur de France... Un supplément de domestiques... vingt-cinq gaillards de bonne mine...

SCOPETTO, *riant aussi.*

Belles livrées !

LE DUC, *de même.*

Belle tenue... c'était un détachement de sa bande.

SCOPETTO.

Au moins, a-t-il fait les choses en règle... et la quit-tance de ses marchandises brûlés qu'il vous a envoyée !

LE DUC.

Oui, la plaisanterie était bonne... Ça ne l'empê-chera pas d'être pendu, si je le prends !

SCOPETTO.

Et vous le prendrez !

LE DUC.

Parbleu ! j'en ai reçu l'ordre... et de plus, cinq cent mille piastres, provenant de la dernière prise faite sur lui... Le roi m'ordonne de les employer à la capture de Marco Tempesta, et à l'extinction de sa bande !

SCOPETTO.

Ah ! les cinq cent mille piastres sont à votre dis-position ?

LE DUC.

Chez moi... dans mon palais de Pescara !

SCOPETTO.

Et d'aujourd'hui vous entrez en campagne ?

LE DUC.

Non pas !... (*Voyant Scopetto qui ouvre sa tabatière, il y prend du tabac tout en causant.*) Autre chose en-core... car c'est le jour aux aventures... (*S'arrêtant.*) Sais-tu que tu as là un tabac délicieux et bien supé-rieur au mien !...

SCOPETTO.

Je vais vous dire pourquoi !... c'est que vous, gou-

verneur de cette province, vous vous adressez à la manufacture royale !

LE DUC.

Sans doute ?

SCOPETTO.

Et nous autres, pauvres diables, à la contrebande... c'est moins cher et meilleur !

LE DUC.

C'est parbleu vrai !... (*A demi-voix.*) Il faudra que tu te charges de faire ma provision !

SCOPETTO.

Volontiers, excellence... Marco Tempesta est facile et accommodant... et en le faisant pendre, vous ferez bien du tort au pays.

LE DUC, *prenant une seconde prise.*

Que m'importe ! le devoir avant tout !

SCOPETTO.

Comme vous dites !... Mais, l'aventure dont parlait votre excellence ?...

LE DUC.

C'était hier, au bal de la princesse Aldobrandini, que je dois recevoir demain chez moi, un beau masque m'a donné rendez-vous aujourd'hui au presbytère de la montagne, pour un secret important !

SCOPETTO.

Quelque bonne fortune !

LE DUC, *avec fatuité.*

Cela m'en a l'air !...

SCOPETTO.

Je ne sais comment votre excellence peut suffire à tant d'intrigues !

LE DUC.

Ah ! nous autres hommes d'état... Mais mes instans sont comptés... et je trouve qu'on me fait bien attendre !...

En ce moment, on jette par la fenêtre une lettre attachée à une pierre.)

SCOPELTO, ramassant la lettre.

Votre excellence n'a qu'à parler pour être obéie!...
(Lisant l'adresse.) « A monsieur le duc de Popoli,
« gouverneur des Abruzzes. »

LE DUC, souriant.

Ah! ah! Lis-moi cela, Scopetto... car depuis que la mode nous oblige à avoir la vue basse, c'est gênant en diable!... La signature d'abord... Il n'y en a pas, sans doute?

SCOPELTO, qui a ouvert la lettre.

Si, vraiment! Signé : LA SIRÈNE.

LE DUC.

La Sirène!... cette nymphe invisible... cette voix mystérieuse... Moi, qui ai toujours adoré la musique. Je t'écoute, Scopetto!

SCOPELTO, lisant.

« Monseigneur, votre frère aîné, Odoard de Popoli,
« désespérant de séduire une jeune fille des Abruz-
« zes, Maria Vergani, dont il était amoureux, voulut
« la tromper par un faux mariage.

LE DUC, se balançant sur son fauteuil.

Eh bien! qu'est-ce que cela me fait?

SCOPELTO, continuant.

« Le fripon auquel il s'adressa, honnête homme
« par spéculation, amena, sans lui en rien dire, un
« vrai prêtre, de vrais témoins... et cet acte, bien en
« forme, dont la mort l'a empêché de profiter... je
« l'ai retrouvé... il est dans mes mains.

LE DUC.

Qu'est-ce à dire?

SCOPELTO, continuant.

« Si je le publie... en quelque lieu qu'existent Ma-
« ria Vergani ou les siens, ils viendront vous rede-

« mander le titre du duc de Popoli et sa fortune ,
 « qu'on estime, dit-on, à plusieurs millions de piastres.

LE DUC, *avec colère.*

Permettez ! permettez !...

SCOPETTO, *continuant.*

« Nous pouvons nous entendre à meilleur marché,
 « sans compter le titre qui vous restera.

LE DUC.

Qu'entend-on par là ?

SCOPETTO, *continuant.*

« Je vous remettrai cet acte, d'où dépend votre
 « sort, en échange des cinq cent mille piastres que
 « vous retenez injustement à Marco Tempesta et com-
 « pagnie, négocians, à la condition que vous m'appor-
 « terez vous-même cette somme en billets de banque
 « de Naples, ce soir, à neuf heures, à la Pietra Nera,
 « où je vous attendrai... *Signé : LA SIRÈNE.*

« *Post-scriptum.* Je suis près de vous, et j'attends
 votre réponse. »

LE DUC.

Voilà une audacieuse et infernale Sirène !

SCOPETTO.

Qui ne ressemble guère à celle que vous espérez !

LE DUC, *lentement, à Scopetto.*

Ton idée là-dessus ?

SCOPETTO, *de même.*

La vôtre, monseigneur ?

LE DUC, *s'appuyant sur l'épaule de Scopetto, et regardant la fenêtre.*

As-tu fait, comme moi, attention à ces mots : Je suis près de vous ?

SCOPETTO.

Cela veut dire qu'on n'est pas loin !

LE DUC.

Sans doute !... Mais l'acte dont elle nous menace !...

SCOPETTO, *froidement.*

N'est peut-être pas vrai.

LE DUC.

Et s'il l'était ?

SCOPETTO, *de même.*

Avec votre coup-d'œil de lynx, c'est à vous de vous en assurer... et s'il est authentique et bien en règle... ce n'est pas trop cher pour vous.

LE DUC, *avec colère.*

Cinq cent mille piastres !

SCOPETTO.

Puisque vous les avez chez vous, dans votre palais!...

LE DUC.

D'accord ! mais je ne les aurai plus.

SCOPETTO.

Vous connaissez mieux que moi la valeur des choses... et si vous préférez perdre le titre de duc et la fortune de votre frère...

LE DUC.

Eh ! non... d'autant que cette Maria Vergani, dont mon frère était amoureux, je me la rappelle parfaitement... Belle brune, ma foi : mais elle s'est éloignée... Ecoute, Scopetto, il faut ici de la diplomatie!... Tu as de l'esprit, de l'activité... il faut qu'à tout prix tu me trouves Maria Vergani, qui ne soupçonne rien encore de cette fâcheuse affaire... Si elle et les siens n'existent plus, je me moque de la Sirène, comme si...

SCOPETTO.

Elle chantait.

LE DUC.

Tu l'as dit... (*Regardant Scopetto en riant.*) Il a de l'esprit... Si au contraire, les Vergani existent encore, tu tâcheras, par tes promesses, par l'espoir d'un petit capital, ou plutôt par des rentes viagères d'obtenir leur départ ou leur silence... Tu comprends ?

SCOPETTO.

Que tout cela prendra des mois et des années, et que ce soir, à neuf heures, la Sirène vous attend, ou sinon...

LE DUC, *vivement*.

J'irai ! j'irai !

SCOPETTO, *froidement*.

Et moi aussi !

LE DUC, *lui serrant la main*.

Je te remercie... Mais, d'ici là, si nous pouvions trouver à nous deux...

SCOPETTO.

Quoi donc ?

LE DUC.

Quelque combinaison diplomatique pour ne rien payer, et attirer, au contraire, la Sirène dans le piège!

SCOPETTO, *froidement*.

C'est une autre idée !

SCENE IX.

LES MÊMES, MATHÉA, *rentrant par la droite*.MATHÉA, *tenant un papier cacheté*.

On demande monsieur le gouverneur.

LE DUC, *vivement*.

Une dame ?

MATHÉA.

Non ! un gendarme.

LE DUC.

C'est différent.

MATHÉA.

Porteur de cette dépêche... et il attend à cheval à la porte du presbytère.

LE DUC, *décachetant l'enveloppe*.

C'est du capitaine de gendarmerie de Castel di Sangro... gaillard intelligent, que j'ai chargé depuis long-

temps de m'avoir le signalement de Marco Tempesta.

SCOPETTO, *à part.*

O ciel !

LE DUC.

Signalement que je veux faire copier et adresser à tous les détachemens de chasseurs calabrais qui battent la montagne... (*A Mathéa.*) Qu'on attende ma réponse...

Il tire de l'enveloppe deux papiers, l'un qu'il place sur la table à droite, et l'autre qu'il déploie et qu'il lit. Mathéa sort.

SCOPETTO, *voulant prendre le papier pour le lire.*

Si monseigneur veut permettre?...

LE DUC, *refusant.*

Non ! non ! ce n'est pas un billet doux... (*Avec profondeur.*) Cela demande de la discrétion... (*Lisant.*) « Je prie votre excellence de ne pas se hasarder à suivre dans la montagne le chant de la Sirène... » (*S'interrompant.*) Cela vient à propos !

SCOPETTO, *à part.*

Maladetto !

LE DUC, *continuant.*

« D'après des avis certains et secrets qui m'ont été donnés, il paraîtrait que c'est une jeune et jolie fille qui, depuis quelque temps, a été enlevée par Marco Tempesta... Les chants qu'elle fait entendre, le soir, sur différens points de la montagne, servent de correspondance et de télégraphe de nuit aux contrebandiers... et souvent aussi ont pour but d'écartier de leur route et de dépister les soldats ou les douaniers qui les poursuivent.

SCOPETTO, *avec naïveté.*

Voyez-vous cela !...

LE DUC, *avec suffisance.*

Cela t'étonne !... Je m'en étais toujours douté !... ♦

(*Continuant.*) « Quant au signalement de Marco Tem-
« pesta, je vous l'envoie, monseigneur, et des plus
« fidèles. » Lisons!...

Scopetto, qui a passé derrière lui, saisit le signalement qui
est sur la table.

SCOPELTO, *s'efforçant de sourire, et froissant le papier
dans sa main.*

Oui, monseigneur, lisons!...

On entend au dehors un bruit de tambour et des pas lointains.

LE DUC.

Non... écoute... (*A part.*) Un de nos détachemens
qui gravit la montagne... (*Haut, à Scipion.*) Attends-
moi ici... j'ai mon idée... j'en ai une!...

SCENE X.

FINALE.

SCOPELTO, *seul.*

RÉCITATIF.

Une idée à vous, monseigneur!

Ce serait jouer de malheur!...

Mais ce signalement dont mon esprit s'alarme,

Et que tu me paieras, honorable gendarme!

Voyons...

(*Le parcourant.*)

C'est cela! trait pour trait!

D'un seul coup d'œil on le reconnaîtrait...

Déchirons-le d'abord...

AIR.

O Dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers!
Magistrat et greffier,
Chacun nous réprimande,
Et prétend châtier
Notre noble métier,

LA SIRÈNE.

Lorsque la contrebande
Parcourt le monde entier !
O Dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De ces tyrans altiers !

Dieu des bons tours, viens et défends
Et les amis et les enfans !

(Se mettant à la table à droite, et écrivant sur une autre
feuille de papier.

Eh ! vite, par un nouveau signalement remplaçons
l'autre...

SCÈNE XI.

SCOPETTO, à la table à droite, et écrivant; BOL-
BAYA et SCIPION, entrant par la porte du fond,
à gauche, et s'essuyant le front.

BOLBAYA, se jetant sur un fauteuil.

Ah ! je suis anéanti.

SCIPION.

Impossible d'approcher d'elle !

SCOPETTO, levant les yeux sur Scipion, qui est debout
vis-à-vis de lui.

Et moi qui cherchais un modèle !...

Il arrive à propos !... Autant que ce soit lui !

Faisons à notre place arrêter l'ennemi !

(Il se met à écrire en regardant alternativement Scipion.)

BOLBAYA, assis.

Ah ! grand Dieu ! quelle cantatrice !

Comme une roulade elle glisse...

S'il me faut ainsi désormais

Courir après tous mes succès...

Je n'en aurai jamais !

SCOPETTO, toujours écrivant.

Ainsi, vous n'avez pas attrapé la Sirène ?

BOLBAYA.

Pas même vue !

SCIPION, se levant.

Hélas ! la poursuite fut vaine !

SCOPETTO, *lui faisant signe de ne pas se déranger.*
Restez donc !

SCIPION.

Et pourquoi me regarder ainsi ?

SCOPETTO, *écrivain.*

C'est que je ris de l'aventure !...

Je suis à vous... Plus qu'un mot... J'ai fini !

(Il se lève, ploie et laisse sur la table le signalement qu'il vient d'écrire.)

SCIPION, *prenant son chapeau, et s'adressant à Bolbaya.*

Partons, monsieur, partons... la nuit devient obscure !

ENSEMBLE.

BOLBAYA.

O démons et sorciers

Que mon cœur appréhende !

Eloignez votre bande

De ces sombres sentiers.

Et toi, Dieu des beaux-arts, défends

Et tes amis et tes enfans !

SCIPION.

O démons ! ô sorciers !

J'appelle et je demande

Votre joyeuse bande

Parmi ces noirs sentiers.

Et toi, défends, Dieu des amans,

Et viens guider nos pas errans !

SCOPETTO.

O Dieu des fibustiers,

Dieu de la contrebande,

Que ta main nous défende

De nos tyrans altiers.

Dieu de bons tours, viens et défends

Et tes amis et tes enfans !

SCOPETTO, *à Scipion et à Bolbaya, qui vont pour sortir par la porte du fond.*

Au revoir, messieurs, bon voyage !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE DUC, *paraissant à la porte à droite, en donnant des ordres à la cantonade.*

LE DUC.

Partez ! vous m'avez entendu ?

Et que chacun se trouve à l'endroit convenu.

(Il s'approche de la table, en y prenant le signalement qu'il parcourt avec son lorgnon, et dit à Scopetto.)

Mon manteau !

BOLBAYA, *stupéfait.*

Quel est donc ce nouveau personnage ?

SCOPETTO, *entrant dans le cabinet à droite pour y prendre le manteau.*

Le duc de Popoli !

LE DUC, *à Bolbaya et à Scipion, qui le saluent, et toujours parcourant le signalement.*

Qui vient de recevoir

A la Pietra Nera, pour neuf heures du soir,
Un galant rendez-vous de la belle Sirène !

SCIPION, *vivement.*

A la Pietra Nera !

BOLBAYA, *à demi-voix, à Scipion.*

Nous y passons, je crois ?

SCIPION, *de même, à Bolbaya.*

C'est notre route, et cette fois,

Nous sommes sûr de voir cette nymphe inhumaine...

BOLBAYA.

Si monseigneur nous permet à tous deux...

LE DUC, *s'inclinant.*

Comment donc !

SCIPION.

De l'y joindre !

LE DUC, *regardant Scipion et le signalement.*

En croirai-je mes yeux ?

O ciel ! c'est lui... c'est Marco Tempesta !

(A part.)

Et mon escorte n'est plus là !

Il n'importe !
(S'approchant d'eux.)

Messieurs, à la Pietra Nera,

A ce soir.

SCOPETTO, *sortant en ce moment du cabinet à droite avec le manteau, et s'approchant du Duc.*

Qu'est-ce donc ?

LE DUC, *le prenant à part, et lui montrant Scipion, lui dit à voix basse :*

C'est Marco Tempesta !

Du silence !

SCOPETTO, *à part.*

Bravo ! ça commence déjà.

SCIPION et BOLBAYA, *à part.*

LE DUC.

O nymphe trop craintive,	Mon imaginative,
Qui, sitôt qu'on arrive,	Audacieuse et vive,
Disparais fugitive	Adroitement captive
A travers les buissons !	Ces deux maîtres fripons.
Une chance certaine,	Mon art me les amène ;
Près de toi nous amène ;	Ma vengeance est certaine ;
Enfin, nous te verrons !	Enfin, nous les tenons !

SCOPETTO.

O bonheur qui m'arrive,
Heureuse tentative
Par laquelle j'esquive
Gendarmes et prisons.

Oui, leur rage inhumaine
Me gardait une chaîne,

(Montrant Scipion.)

Qui deviendra la sienne,
Et gaiement nous changeons !

(Bolbaya et Scipion sortent par la porte du fond.)

SCOPETTO, *gaiement au Duc.*

Nous allons donc chercher la somme demandée...

Et nous partons après pour la Pietra Nera !

LE DUC, *avec finesse et à voix basse.*

Pas nous !

SCOPETTO, *élonné.*

Qu'entendez-vous par là ?

LA SIRÈNE.

LE DUC.

Ne t'avais-je pas dit que j'avais une idée,
Que je viens d'exécuter...

SCOPELTO.

Vous !

LE DUC.

A neuf heures, sans nous,
Nous laissons le brigand aller au rendez-vous...

Mais aussitôt qu'on l'y verra paraître...

Cinquante chasseurs calabrais,
Cachés par les rochers ou par les bois épais,
Feront tous feu sur le bandit...

SCOPELTO, à part.

Ah ! traître !

LE DUC.

Et j'aurai les papiers sans risques et sans frais...
Que dis-tu de ce plan ?

SCOPELTO, froidement.

Que c'est un coup de maître...

Mais je crois qu'il s'en doutera...

Et n'ira pas...

LE DUC.

Il y viendra !...

Il y court à présent... Car Marco Tempesta,
Que tu viens de voir et d'entendre,
A la Pietra Nera, de ce pas va m'attendre
Pour y trouver la mort !

SCOPELTO, à part, vivement.

Et je pourrais ainsi...

LE DUC, voyant son trouble.

Qu'as-tu ?

SCOPELTO, se remettant.

Rien...

(A part pendant que le Duc va regarder par la croisée à droite.)

Après tout, c'était notre ennemi !

Et puisque, vengeant notre outrage,
Un autre s'est chargé de le faire périr...

LE DUC, regardant par la fenêtre.

Mon escorte revient...

SCOPETTO, *toujours sur le devant du théâtre.*

N'importe!... c'est dommage!

(*Vivement et s'élançant vers la porte.*)

Ce n'est pas lui... c'est nous qui devons le punir!

LE DUC, *l'arrêtant.*

Où vas-tu donc?

SCOPETTO, *froidement.*

Chez moi!

LE DUC.

La forêt n'est pas sûre...

J'ai là des cavaliers qui suivront ma voiture...

Jusqu'à la grande route avec nous tu viendras!

SCOPETTO, *à part et voyant des dragons napolitains qui entrent dans ce moment.*

Décidément Dieu ne veut pas

Que je le sauve... Allons, que son sort s'accomplisse!

(*Avec gaieté et insouciance.*)

Et toi qui, dans ce bois, dois nous être propice...

ENSEMBLE.

SCOPETTO.

O Dieu des flibustiers,

Dieu de la contrebande,

Que ta main nous défende

De nos tyrans altiers!...

Dieu protecteur, viens et défends

Et tes amis et tes enfans!

LE DUC, *à part.*

Audacieux flibustiers,

Tremblez, car je commande?

J'atteindrai votre bande

Parmi ces noirs sentiers...

Par mon génie et mes talens,

Je vais bien rire à vos dépens!

(*Le Duc sort par la porte à droite, Scopetto sort après lui, suivi par l'escorte de dragons.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre est coupé en deux parties ; l'une inférieure, représente l'intérieur d'une auberge adossée à la montagne et dominée par des rochers. — La partie supérieure représente un sentier de la forêt qui serpente au milieu des arbres et des rochers et passe au dessus du toit de la cheminée de l'auberge. — A gauche du spectateur, une porte. — Sur le premier plan, une cheminée, à droite, et deux petites portes latérales donnant sur d'autres chambres. — Au fond, la fenêtre d'un petit caveau. — Sur le devant, une table et des bancs.

SCENE I.

(Dans la partie inférieure, dans la salle d'auberge, des Contrebandiers ; les uns sont assis autour d'une table, d'autres sont couchés par terre.)

CHOEUR.

Pour égayer la misère,
Il ne faut qu'un doigt de vin !
Mais, hélas ! dans de l'eau claire,
Comment noyer le chagrin ?

PECCHIONE *entre, tenant à la main une bouteille qu'il pose sur la table.*

C'est la dernière bouteille.
Désormais pour étancher
Votre soif, qui toujours veille,
Vous aurez l'eau du rocher !

TOUS, *avec tristesse.*

De notre cave prospère,
Ce flacon est le dernier !

PECCHIONE, *débouchant la bouteille, en verse à tous ses Compagnons et se verse à lui-même.*

Viens donc remplir notre verre,
Ami du contrebandier !

CHOEUR.

Pour égayer la misère, etc.

(Renversant avec colère sur la table tous les verres qu'ils viennent de vider.)

Plus de vin ! plus de vin ! plus de vin !

SCENE II.

LES MÊMES, SCOPETTO, qu'on a vu, dans la partie supérieure du théâtre, traverser le sentier de la forêt, entre par la droite.

RÉCITATIF.

SCOPETTO.

Qu'est-ce donc, mes amis ? et quelles catastrophes
Nous accablent encor ?

CHOEUR, d'un air consterné.

Plus de vin ! plus de vin !

SCOPETTO.

Je vous croyais plus philosophes...
Le malheur aujourd'hui, la fortune demain !

AIR.

Voyez-vous cet épais nuage
Que poussent les sombres autans...
En ses flancs il porte l'orage
Qui gronde et tombe par torrens.
Tout est perdu !... Non ! non !
Brille sur la verdure
Un rayon de soleil,
Et tout dans la nature
Est riant et vermeil...
C'est l'emblème et l'image
De nos destins changeans...
Aujourd'hui, c'est l'orage,
Et demain le beau temps !

CAVATINE.

Noble état dont je suis fier,
Bravant le fer,
Et libre comme l'air,
En lui je trouve et le ciel, et l'enfer,
Et tous nos jours passent comme l'éclair !
Oui, pour nous le jour brille et fuit comme l'éclair !

LA SIRÈNE.

Protecteurs du commerce ,
 Ennemis des impôts,
 Partout notre main verse
 L'abondance à grands flots !
 Du haut des rocs en poudre ,
 Bravant le douanier,
 Nous contemplons la foudre,
 Ainsi que l'aigle altier.

CHOEUR.

Noble état dont je suis fier,
 Bravant le fer ,
 Et libre comme l'air,
 C'est le ciel, c'est l'enfer ;

Et pour nous le jour brille et fuit comme l'éclair.

(Les Contrebandiers rentrent dans l'intérieur de la caverne,
 en laissant en scène Scopetto et Pecchione.)

SCÈNE III.

SCOPELTO, PECCHIONE.

PECCHIONE.

Tu as de bonnes nouvelles ?

SCOPELTO.

Au contraire, mon vieux Pecchione... Je te le dis à
 toi seul, le plus ancien lieutenant de mon père... ça
 va mal !... Mais il ne faut pas les décourager... ni nous
 non plus !

PECCHIONE.

Et l'affaire du duc de Popoli ?

SCOPELTO.

Manquée !

PECCHIONE.

L'acte n'était donc pas bon ?

SCOPELTO.

Si, vraiment... le coquin de tes amis qui te l'avait
 livré savait bien ce qu'il faisait !

PECCHIONE.

Il vaut alors cinq cent mille piastres pour le moins.

SCOPETTO.

Qui, mais le duc préfère le ravoir à meilleur marché... moyennant cinquante chasseurs calabrais qui m'attendent au rendez-vous !

PECCHIONE.

Alors, pas moyen de traiter avec cet homme-là... et il faut en avoir vengeance !

SCOPETTO.

Laquelle ?

PECCHIONE.

Chercher partout Maria Vergani.

SCOPETTO.

Si elle existe...

PECCHIONE.

Et lui remettre ces titres, pour ruiner notre ennemi.

SCOPETTO.

En attendant, des détachemens nombreux battent la montagne dans tous les sens... Avec le peu de monde qui nous reste, impossible de lutter... Mon père lui-même, le vieux Marco, s'il vivait encore, nous conseillerait la retraite... et il faut y décider nos compagnons !

• PECCHIONE.

Jamais ils ne consentiront à partir, avant d'avoir repris les cinq cent mille piastres, fruit de leurs travaux... et pour ma part, je ne quitterai pas les Abruzzes, que je n'aie eu la vie du commandant de la tartane l'*Etna*, cause de notre ruine !

SCOPETTO.

De ce côté-là, sois tranquille !

PECCHIONE.

Je me le suis réservé... car c'est moi qui commandais le brick qu'il a fait échouer... et qui seul me suis échappé du désastre !

SCOPETTO.

Je te dis que c'est un compte réglé... ce soir il n'existera plus !

PECCHIONE, *avec humeur.*

A la bonne heure ! mais ce n'est pas la même chose !

SCOPETTO.

Tu n'es jamais content !... notre cargaison a été transportée, non pas à Naples... mais au palais du duc de Popoli, situé au bord de la mer... à l'embouchure de la Pescara... et, avant de quitter le pays, il n'est pas défendu de tenter, sinon par la force, au moins par la ruse, les moyens de pénétrer dans le palais du gouverneur, et de lui ravir notre bien.

PECCHIONE.

Ah ! je te plaçais déjà au dessus de ton père et de ton grand-père, Marco Tempesta, roi des contrebandiers... mais si tu fais une action pareille...

SCOPETTO.

C'est bien ! c'est bien !... Dis-moi... ma sœur est-elle rentrée ?

PECCHIONE.

Pas encore.

SCOPETTO.

L'avez-vous entendue ce soir ?

PECCHIONE.

Oui, dans la direction du presbytère... et puis la voix a cessé.

SCOPETTO.

C'est ce que je lui avais recommandé.

PECCHIONE.

Si nous partons, viendra-t-elle avec nous ?

SCOPETTO.

Non !... ici dans cette auberge, dont elle me croit maître, c'était possible... mais s'il faut recommencer nos expéditions maritimes et commerciales... N'im-

porte! même en nous séparant, je défends de nouveau, songez-y tous, que personne lui révèle qui nous sommes!

PECCHIONE.

Et pourquoi?

SCOPETTO, *avec embarras.*

Pourquoi!... certainement... c'est un bel état que le nôtre... et il y a des jours où j'en suis fier... Mais tout le monde n'est pas de même... et quand, après bien des recherches, j'ai pu remplir la promesse que j'avais faite à mon père... Quand j'ai retrouvé chez de braves gens, ma sœur Zerlina, pauvre et honnête fille, qui ne parlait que de Dieu et de ses devoirs... Tu ne comprendras peut-être pas ça, Pecchione?...

PECCHIONE, *froidement.*

C'est possible.

SCOPETTO.

Moi, je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais... parce que, d'avoir passé la moitié de sa vie chez un curé, et l'autre moitié avec vous autres, ça vous met du décousu dans les idées... Enfin, j'étais mal à mon aise, et malgré moi, je baissais les yeux devant cette petite fille!

PECCHIONE.

Et ça ne te rendait pas furieux contre elle?

SCOPETTO.

Non! parce que moi, vagaband et Bohémien, qui ne connaissais pas les joies de la famille, j'étais si heureux de pouvoir dire : Ma sœur... (*A Pecchione.*) Tu ne comprends pas encore ça?

PECCHIONE.

Non!

SCOPETTO.

Je vais te paraître bien absurde!... mais j'ai besoin qu'elle m'estime et qu'elle m'aime... Voilà pourquoi

je voulais la rendre heureuse, l'enrichir, la marier à un honnête homme... sans que ni lui, ni elle connus-
sent qui j'étais.

PECCHIONE.

Allons donc !

SCOPETTO.

C'était mon idée!... Et c'est pour elle seulement, que je regrette ma part dans notre fortune... cent mille piastres qu'elle aurait eues... car, pour moi... (*Écoutant, et entendant chanter au dessus d'eux.*) Silence! c'est elle!... Prends quelques-uns de nos compagnons... (*Lui montrant une ouverture à droite du spectateur.*) Sortez par le haut des rochers et voyez si rien ne nous menace !

Pecchione sort par la porte à droite.

SCENE IV.

SCOPETTO, dans l'auberge; ZERLINA paraît sur la route supérieure, en chantant; puis elle s'arrête pour cueillir quelques fleurs, et en forme un bouquet.

Premier Couplet.

Prends garde
Montaguarde,
Que regarde
Un vieil amoureux !
Son âme
Qui s'enflamme,
Veut pour femme

Fillette aux beaux yeux !

(Faisant avec sa main le geste de compter des écus.)

On prétend qu'il a de ça,
Et ton père en voudra !
Et moi, je dis tout bas,
Que de lui je ne veux pas !

Ah ! ah ! ah ! ah !

Ah ! ah ! ah ! ah !

(A la fin de ce couplet, Zerlina disparaît un instant et entre par la porte de gauche, toujours en chantant.)

Deuxième Couplet.

Sévère
Centenaire
Et colère,
Il gronde toujours !
Qu'importe,
Qu'il apporte,
Somme forte,
Au lieu des amours !
(Mettant la main sur son cœur.)
Gennaio n'a que de ça...
Mon cœur le préféra !
Rempportez vos ducats,
Le bonheur ne se vend pas !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! ah ! ah ! ah !

SCOPETTO, à *Zerlina*, qui lui a donné le bouquet qu'elle tenait à la main.

Merci, ma sœur, merci de tes bouquets et de tes chansons... sans toi, cette pauvre auberge, au milieu de la forêt, recevrait peut de voyageurs... mais, en suivant ta voix, on se perd dans la montagne... on arrive ici... pas d'autre gîte... on y soupe, on y passe la nuit... et c'est tout bénéfice pour l'aubergiste !

ZERLINA.

C'est juste, frère... Mais parfois vous m'envoyez sur un point élevé de la montagne, en me disant : Chante à telle heure, pendant quelques instans... et il n'y a pas là de voyageurs, au contraire... car vous me recommandez de disparaître au moindre bruit, et de me soustraire à tous les regards... Pourquoi ?

SCOPETTO.

Pourquoi?... je vais te l'expliquer!... Quand je suis venu te chercher, d'après la dernière volonté de notre père...

ZERLINA.

Un brave homme, n'est-ce pas ?

SCOPETTO.

Oui, un brave !... Et quand je t'ai emmenée avec moi, par son ordre... qu'est-ce que je t'ai dit... toujours par son ordre?...

ZERLINA.

Qu'il fallait vous obéir aveuglement sans jamais rien vous demander!

SCOPETTO.

Eh bien !

ZERLINA.

C'est vrai ! je n'y pensais plus !

SCOPETTO.

Et si ce mystère n'a pour but que de te rendre heureuse?...

ZERLINA.

Vous avez raison je n'ai pas besoin de comprendre.

SCOPETTO.

A la bonne heure !... et puisque nous sommes sur ce chapitre, il se peut que je sois obligé de faire un voyage !

ZERLINA.

Sans moi, frère ?

SCOPETTO.

Sans toi, sœur !... Pour quelque temps seulement... Tu retourneras à Naples, chez ces braves commerçans qui t'avaient recueillie...

ZERLINA.

Et que vous avez si généreusement récompensés...

SCOPETTO.

Pas autant que je l'aurais voulu !... Tu vas reprendre le costume de ville que tu portais dans leurs riches magasins... et tu partiras tout aussitôt pour les rejoindre.

ZERLINA.

Déjà !

SCOPETTO.

Eux seuls exceptés, tu ne diras à personne que tu as un frère... Il le faut!

ZERLINA.

Oui, frère... Mais quand reviendrez-vous?

SCOPETTO.

Bientôt! pour te marier!

ZERLINA, *étonnée*.

Moi!

SCOPETTO.

Oui, je reviendrai... avec une belle dot... tu en auras une, je te le jure... ou j'y mourrai!

ZERLINA.

Eh bien! par exemple!... est-ce que je ne peux pas attendre?

SCOPETTO.

Ah! tu n'es donc pas pressée?

ZERLINA.

Non!

SCOPETTO.

Je comprends... tu n'as pas fait de choix... tu n'as pas d'amoureux?

ZERLINA.

J'en ai un!

SCOPETTO.

Depuis quand?

ZERLINA.

Toujours!... depuis que je me connais... depuis que j'existe!

SCOPETTO.

Et tu ne m'en a jamais rien dit?

ZERLINA.

Dame! vous ne m'en avez jamais parlé!

SCOPETTO.

Eh bien! alors, qu'il vienne, qu'il paraisse!

LA SIRÈNE.

ZERLINA.

Plût au ciel!... mais il ne peut pas... il est absent...
et voilà pourquoi cela m'arrange d'attendre... parce
que pendant ce temps-là...

SCOPETTO.

Il reviendra.

ZERLINA.

Comme vous dites!

DUO.

SCOPETTO.

C'est quelque ouvrier?

ZERLINA.

Mieux qu'un ouvrier!

SCOPETTO.

Un jeune fermier?

ZERLINA.

Bien mieux qu'un fermier!

SCOPETTO.

Je vois enfin qu'il sait te plaire!

ZERLINA.

Ah! vous voyez juste, mon frère!

SCOPETTO.

Aussi, je ne suis pas sévère...

Mais avant tout, dis-moi, ma chère,

Quel est son métier?

ZERLINA, désignant de la main l'épaulette.

Un noble métier!

SCOPETTO, avec joie.

C'est un officier?

ZERLINA.

Un bel officier!

ZERLINA.

Quel trouble j'éprouve!
Mon bonheur est sûr,
Car mon frère approuve
Le choix du futur!

SCOPETTO.

Oui, je te le prouve,
Ton hymen est sûr,
Moi, frère, j'approuve
Le choix du futur!

Ivresse précoce,
Que je sens déjà,
Nous ferons la noce
Quand il reviendra!

D'un bonheur précoce
Son cœur bat déjà,
Nous ferons la noce
Quand il reviendra !

SCOPETTO.

C'est donc un parti...

ZERLINA.

Très-bien assorti !

SCOPETTO.

Tu n'as rien... et lui ?

ZERLINA.

Autant, Dieu merci !

SCOPETTO.

Quelle est sa mère ?

ZERLINA.

Infortunée...

Dans ces montagnes elle est née !
Et morte, hélas ! dans la misère...

SCOPETTO.

Mais, peux-tu me dire, ma chère,
Quel nom est le sien ?

ZERLINA.

Je le sais très-bien !

Maria Vergani !

SCOPETTO, *vivement*.

Maria Vergani !

Née aux Abruzzes !...

ZERLINA.

Oui !

SCOPETTO, *avec joie*.

Très-bien !... Ainsi, ma chère,

Son fils existe ?

ZERLINA.

Il veut devenir votre frère !

SCOPETTO.

Ah ! pour nous quel heureux destin !

ZERLINA.

Vous approuvez donc son dessein ?

LA SIRÈNE.

SCOPELTO, *à part.*

Le sang des Popoli qui sert notre vengeance.

(Haut.)

Je lui donne à-la-fois et richesse et naissance !

Et de plus, ta main !

ZERLINA, *avec joie.*

Ma main !

Ah ! j'approuve fort ce dessein.

(Reprise de l'Ensemble.)

SCOPELTO, *vivement.*

Il faut que je le voie, il faut que je le trouve...

Où donc est-il ?

ZERLINA.

Depuis un an et plus,

Je n'en sais rien !

(Lui donnant une lettre qu'elle tire de sa poche.)

Ce billet vous le prouve ;

C'est le dernier que de lui je reçus !

Et son absence, aux regrets me condamne.

SCOPELTO, *parcourant le billet.*

Que vois-je ! ô ciel !... à bord de la tartane

L'Etna !

ZERLINA.

C'est son navire !

SCOPELTO.

Et signé : SCIPION.

ZERLINA, *gaiement.*

Oui, vraiment, c'est son nom !

SCOPELTO, *à part.*

C'est lui ! c'est Scipion !

ZERLINA.

Mon Dieu ! quel air terrible !

Quoi ! vous changeriez de dessein ?

SCOPELTO.

A présent, il est impossible !

ZERLINA, *avec douleur.*

Quoi ! changeriez-vous de dessein ?

SCOPELTO, *à part, avec désespoir.*

Et, grâce à moi, son malheur est certain !

ZERLINA, *pleurant.*

Ah ! quelle tristesse
M'accable et m'opresse !
Malgré sa promesse,
Trompant nos amours,
Un frère barbare.
Injuste et bizarre,
Tous deux nous sépare ,
Hélas ! pour toujours !

SCOPETTO, *à part.*

Honneur et richesse ,
Bonheur et tendresse ,
Auraient pu sans cesse
Embellir leurs jours.
Et, dessein bizarre,
C'est donc moi, barbare,
Moi, qui les sépare ,
Hélas ! pour toujours !

ZERLINA.

Eh ! pourquoi cet hymen est-il donc impossible ?

Pourquoi ?

(On entend sonner neuf heures à une église éloignée.)

SCOPETTO, *à part.*

Neuf heures ! Il est mort !

(Haut à Zerlina, avec émotion.)

Il est un destin inflexible

Qui tous deux vous sépare à jamais !

ZERLINA, *avec impatience.*

Mais encor,

Qu'est-ce donc ?

SCOPETTO, *à part, avec douleur.*

C'est moi, c'est moi-même,

Qui lui ravis celui qu'elle aime.

Un tel beau frère, un grand seigneur :

C'est moi qui cause son malheur !

(Reprise de l'Ensemble.)

(Scopetto sort par la porte à droite.)

SCENE V.

ZERLINA, *seule.*

Mais d'où vient son trouble, son désespoir?... Il parle d'obstacles invincibles!... Est-ce qu'il y en a, quand on aime?... (*Avec effroi.*) Ah ! mon Dieu ! Scipion, qui depuis plus d'un an ne m'a pas écrit... infidèle... mort, peut-être!... Oh ! non ! non !...

LA SIRÈNE.

ROMANCE ET TRIO.

Premier Couplet.

De nos jeunes années,
Tendre et doux souvenir,
Les mêmes destinées
Doivent nous réunir...
Toujours pure et fidèle,
Je t'ai gardé ma foi.
Reviens, ma voix t'appelle,
Reviens, ou près de toi
Rappelle-moi !

SCÈNE VI.

ZERLINA , *dans l'intérieur de l'auberge* ; SCIPION ;
puis BOLBAYA , *paraissant au dessus , dans la fo-*
rêt.

BOLBAYA , *à Scipion, qui marche devant lui.*

Pas si vite... daignez m'attendre !

SCIPION , *regardant autour de lui.*

Nous sommes égarés par ma faute !

BOLBAYA.

Oui, vraiment !

Quitter le bon chemin, et pour suivre en courant,
La Sirène !

SCIPION.

A deux pas nous avions cru l'entendre !

BOLBAYA.

Et marchant dans le bois au hasard...

SCIPION.

Nous voilà

Peut-être à l'opposé de la Pietra Nera,
Où nous étions certains qu'elle devait se rendre !
Comment y retourner ?

BOLBAYA.

Ma foi, je suis trop las !

SCIPION , *prêtant l'oreille au dessus de lui.*
Taisez-vous !

BOLBAYA, *avec frayeur.*

Elle encor !... Nous n'en sortirons pas !

(Pendant ce dialogue, Zerlina a mis tout en ordre dans l'auberge.)

ZERLINA.

Deuxième Couplet.

Aux jours de notre enfance ,
 Nous n'avions en nos vœux
 Qu'un cœur, une espérance,
 Qu'une âme pour nous deux !
 Par la chaîne éternelle
 Qui te lie avec moi ,
 Reviens, ma voix t'appelle ;
 Reviens, ou près de toi
 Rappelle-moi !

SCIPION, *dans la forêt.*

A mon amour fidèle,
 Et fidèle à ma foi,
 C'est ma voix qui t'appelle,
 Je suis auprès de toi !

ZERLINA, *écoutant.*

C'est sa voix qui m'appelle !
 Est-ce toi ? réponds-moi !
 Oui, réponds-moi !

ZERLINA.

O Dieu ! vous m'avez exaucée !
 Est-ce son âme, ou plutôt est-ce lui,
 Qui revient vers sa fiancée ?

BOLBAYA, *à Scipion, qui veut l'entraîner.*

A parler vrai, mon jeune ami,
 J'aime autant être loin d'ici.

SCIPION.

Partez sans moi, je reste ici.
 (Appelant à haute voix.)

Zerlina ! Zerlina !

ZERLINA, *lui répondant de l'intérieur.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SCIPION, *montrant la gauche à Bolbaya.*

C'est par ici... venez !

(Montrant le sentier à gauche qui descend au milieu des rochers.)

Une route est ouverte,

LA SIRÈNE.

BOLBAYA, *le retenant.*

On nous attire à notre perte !

SCIPION.

Demeurez donc, et ne me suivez pas !

BOLBAYA, *effrayé.*

Rester seul... J'aime mieux accompagner ses pas !

BOLBAYA, *dans la forêt.* SCIPION, *dans la forêt.*

S'exposer à la suivre,	Douce voix qui m'enivre,
C'est être las de vivre.	Oui, oui, je veux te suivre,
Aussi, je sens mon cœur	Tu fais battre mon cœur
Palpiter de frayeur !	De trouble et de bonheur !

ZERLINA, *dans l'auberge.*

Douce voix qui m'enivre,

Et qui me fait revivre,

Tu portes dans mon cœur

Le trouble et le bonheur !

BOLBAYA.

Les fleurs ici cachent les précipices...

De leurs charmes trompeurs redoutez les délices !

SCIPION.

Peu m'importe !

(Appelant.)

Zerlina !

ZERLINA, *courant à la porte à gauche qu'elle ouvre, et répondant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(Bolbaya et Scipion disparaissent par la route à gauche. On entend Scipion appeler encore :)

Zerlina ! Zerlina !

ZERLINA, *augmentant le volume de voix à mesure que Scipion approche.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

SCIPION, *guidé par la voix, paraît à la porte à gauche, poussant un cri.*

C'est elle !

ZERLINA, *de même.*

Le voilà !

(Ils courent dans les bras l'un de l'autre.)

ENSEMBLE.

O retour qui m'enivre,
Amour qui me fait vivre,
Vous rendez à mon cœur
La joie et le bonheur !

(Bolbaya, qui est resté en arrière, paraissant à la porte à gauche et apercevant Scipion dans les bras de Zerlina.)

BOLBAYA, poussant un cri et se cachant la tête dans ses mains.

Ah ! l'imprudent !

BOLBAYA.

SCIPION et ZERLINA.

Au danger il se livre ;	Doux aspect qui m'enivre,
Ai-je eu tort de le suivre ?	Amour qui me fais vivre,
Je ne sais, mais mon cœur	Oui, tu rends à mon cœur
Tremble toujours de peur.	La joie et le bonheur !

(A la fin de cet ensemble, Bolbaya s'avance vers la fenêtre du caveau qui est au fond à gauche et regarde dans l'intérieur.)

ZERLINA, à elle-même.

Ah ! courons prévenir mon frère !

SCIPION.

Zerlina, ma chère Zerlina !

ZERLINA.

Attendez-moi... Je reviens!...

Elle sort par la première porte à droite, en regardant toujours Scipion.

SCENE VII.

SCIPION, BOLAYA.

SCIPION, se retournant vers Bolbaya, qui, se trainant à peine, arrive du fond du théâtre, s'approche de lui en tremblant de tous ses membres.

Eh ! mais, seigneur Bolbaya, qu'avez-vous donc ?

BOLBAYA, à voix basse.

Venez, partons !

SCIPION.

Pourquoi ?

BOLBAYA, *de même.*

Je vous le dirai quand nous serons hors d'ici!

SCIPION.

Partir, quand je retrouve celle que j'aime... quand elle va revenir!

BOLBAYA.

Raison de plus!... c'est bien elle... c'est la Sirène... car elle nous a attirés dans une caverne de brigands.

SCIPION, *riant.*

Allons donc !

BOLBAYA, *lui montrant la fenêtre du fond.*

Par là, par l'ouverture de ce caveau, je viens d'en apercevoir une douzaine que l'on pendrait à première vue et de confiance!

SCIPION.

Des bûcherons, sans doute ?

BOLBAYA.

Avec des carabines et des moustaches pareilles... Je vous ai averti... faites de ce que vous voudrez... (*En ce moment, Pecchione et quelques contrebandiers traversent la route supérieure, venant de la droite et se dirigeant vers la porte à gauche de l'auberge.*) Quant à moi, je n'ai pas envie de pousser plus loin l'événement, et je m'en vais par où nous sommes venus!...

Il va pour sortir par la porte à gauche, entrent Pecchione et ses compagnons.

BOLBAYA, *poussant un cri d'effroi.*

Ah!

SCIPION.

Qu'est-ce donc ?...

Bolbaya s'enfuit vers le fond à droite ; au cri qu'il a poussé d'autres contrebandiers accourent. Bolbaya, effrayé, recule au milieu du théâtre.

BOLBAYA.

Ah! des deux côtés!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, CONTREBANDIERS *et* PECCHIONE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

PECCHIONE.

Eh quoi ! des étrangers !

BOLBAYA, *à part.*

La peur de moi s'empare !

SCIPION.

Eh ! oui, des étrangers qu'un hasard imprévu
A conduits en ces lieux !PECCHIONE, *regardant Scipion.*

Ah ! grand Dieu ! qu'ai-je vu !

Tous nos malheurs, cet instant les répare !
Celui qui commandait la tartane l'Etna !

(Aux contrebandiers.)

C'est lui, c'est bien lui !... le voilà !

ENSEMBLE.

PECCHIONE *et* LE CHOEUR.Amis, punissons leur offense !
Dieu dans nos mains les a conduits ;
Oui, pour servir notre vengeance,
Dieu nous livre à nos ennemis !

SCIPION.

Envers vous quelle est notre offense,
Et quel crime avons-nous commis ?
Sur nous exercez la vengeance,
Du moins en nobles ennemis !

BOLBAYA.

Messieurs, messieurs, point d'imprudence !
De grâce, calmez vos esprits ;
Pour nous n'est-il plus d'espérance,
De frayeur, hélas ! je frémis !

TOUS.

Vengeons nos compagnons,
Frappons ! frappons !

(Ils ont dirigé leurs carabines sur Bolbaya, qui tombe à

LA SIRÈNE.

genoux, et sur Scipion, qui reste debout et le front levé ; en ce moment, Scopetto sort de la porte à droite et s'élançe vivement au devant de Pecchione.)

SCOPETTO.

Arrêtez !

BOLBAYA, *le regardant.*

O bonheur soudain !

C'est notre hôte de ce matin !

(Scopetto s'avance lentement près de Scipion, le regarde, et reprend le motif du duo du premier acte.)

SCOPETTO.

Qu'une heureuse rencontre,
Bientôt me le montre,
Le sort décidera
Lequel l'emportera !

SCIPION.

Ah ! c'est Marco Tempesta !

SCOPETTO.

Vous l'avez dit !

SCIPION, *étonné et regardant Scopetto.*

Lui ! Marco Tempesta !

PECCHIONE, *à Scipion.*

Qui te livre à nos coups ! Que rien ne nous arrête,
(Il s'élançe sur lui le poignard à la main.)
Frappons-les !

SCIPION, *arrêtant Pecchione du geste.*

Pas encore !

(Solennellement, en s'adressant à tous les contrebandiers.)

SCOPETTO.

Il faut, courbant la tête,
Obéir et céder.
Qu'à ma voix la tempête
Cesse enfin de gronder.

LES CONTREBANDIERS.

Il faut, courbant la tête,
Obéir et céder.
Qu'à sa voix, la tempête
A cessé de gronder !

BOLBAYA *et* SCIPION.

Quoi ! tous, courbant la tête,
Sont forcés de céder.
A sa voix, la tempête
Accessée de gronder !

SCOPETTO, à *Scipion et à Bolbaya*.

Approchez et répondez!... (*A Scipion.*) Comment n'êtes-vous pas depuis longtemps à la Pietra Nera, où le duc de Popoli vous avait donné rendez-vous?

SCIPION.

Égarés à la poursuite d'une personne dont j'avais cru reconnaître la voix... nous sommes venus nous livrer dans tes mains.

SCOPETTO.

Et si j'étais tombé dans les vôtres?

SCIPION.

Nous ne t'aurions pas fait grâce!

BOLBAYA, *vivement*.

Parlez pour vous... car, moi...

SCOPETTO.

Il suffit!... je sais ce qui me reste à faire!... Capitaine Scipion, n'es-tu pas le fils de Maria Vergani, paysanne des Abruzzes?

SCIPION.

Oui!

PECCHIONE, *avec surprise*.

O ciel!

SCOPETTO.

Peux-tu m'en donner les preuves?

SCIPION.

Sans doute... mais que m'importe?

SCOPETTO.

Où sont-elles?

SCIPION.

Avec mes autres papiers... à bord de la tartane l'*Etna*.

SCOPETTO.

Et la tartane l'*Etna*?

SCIPION.

A l'ancre, à deux lieues d'ici... à l'embouchure de la Pescara !

SCOPETTO.

C'est bien !... Tes jours sont à nous... et je devrais laisser à mes compagnons la liberté de se venger... mais des raisons que moi seul je connais...

PECCHIONE, *brusquement*.

Lesquelles ?

SCOPETTO, *le regardant*.

Lesquelles!... Il est venu ici demander l'hospitalité, et, comme le vieux Marco Tempesta, mon père, j'entends qu'elle soit respectée !

PECCHIONE.

Ce ne sera pas !

SCOPETTO, *sévèrement*.

Ce sera!... car je le veux !... (*A Scipion.*) A une condition... que tu vas jurer sur l'honneur !

SCIPION.

Quelle est-elle ?

SCOPETTO.

Ces papiers dont je te parlais, il me les faut... et dès ce soir... tu iras les chercher et tu reviendras.

SCIPION.

Je le jure!

BOLBAYA, *timidement*

Et moi ?

SCOPETTO.

Tu resteras avec nous en otage... de plus, d'ici à vingt-quatre heures, et dans quelque circonstance que vous puissiez vous trouver tous les deux, vous ne direz rien de ce que vous savez... vous ne révélez à personne quel est Marco Tempesta !

SCIPION.

Je le jure !

BOLBAYA.

Et moi aussi.

SCOPETTO, *bas à Scipion.*

A personne... pas même à la jeune fille que tu as vue ici tout-à-l'heure !

SCIPION, *avec joie.*

Elle l'ignore...

SCOPETTO.

Oui, elle l'ignore... mais son sort dépend de moi... elle me sera garant de tes sermens... (*Tirant sa montre.*) Dix heures !... Demain, à pareille heure, nous n'aurons plus besoin de votre silence !... vous serez libres !

PECCHIONE, *avec colère.*

Libres ! jamais !

SCOPETTO, *avec hauteur.*

Et depuis quand a-t-on perdu ici l'habitude de m'obéir !... (*A plusieurs contrebandiers.*) Reconduisez le capitaine par le plus court chemin... faites-le sortir par le haut du rocher... (*Saluant Scipion de la main.*) Adieu, et à bientôt !

BOLBAYA, *à Scipion qui s'éloigne.*

Oui... le plus tôt possible !...

Scipion, après avoir de nouveau étendu la main en regardant Scopetto, sort par le fond à droite, escorté par plusieurs contrebandiers.

SCENE IX.

LES MÊMES, *excepté SCIPION.*

PECCHIONE, *furieux.*

Enrichir notre ennemi !... en faire un seigneur, un noble !...

SCOPETTO.

S'il se conduit noblement... sinon, il ne sera rien !

PECCHIONE.

Eh bien ! il ne sera rien !... (*Wantant déchirer le papier qu'il tient.*) Plutôt détruire ce titre !

SCOPETTO, *lui prenant le papier.*

Et s'il peut nous sauver tous !

PECCHIONE *et* LES CONTREBANDIERS.

Comment ?

On frappe à la porte à gauche.

SCOPETTO.

Silence !... n'entendez-vous pas... le bruit des fusils ?

VOIX, *en dehors.*

Ouvrez !

SCOPETTO.

Qui va là ?

VOIX, *en dehors.*

Chasseurs calabrais !

PECCHIONE.

L'auberge est cernée... c'est fait de nous !

SCOPETTO, *aux contrebandiers.*

Rentrez ! (*Montrant Bolbaya.*) Emmenez cet homme... (*A Bolbaya le menaçant.*) Et rien qui puisse nous trahir... ou sinon !...

BOLBAYA, *vivement.*

J'ai compris !...

Il sort avec les contrebandiers.

SOLDATS, *en dehors, frappant avec la crosse de leurs fusils.*

Ouvrez, au nom du roi.

SCENE X.

PECCHIONE, SCOPETTO, CHASSEURS calabrais.

SCOPETTO, *ouvrant la porte.*

Au nom du roi !... c'est différent... car, à pareille heure, on hésite à ouvrir la porte... surtout quand on entend le bruit des fusils... Mais vous êtes beaucoup pour une pauvre auberge comme celle-ci ?

PREMIER CHASSEUR.

Une cinquantaine!

SCOPETTO.

C'est beaucoup trop !... D'ailleurs, je n'ai plus de provisions.

PREMIER CHASSEUR.

Pourvu que vous ayez quelques rafraichissemens à offrir à notre commandant, qui s'est exténué à gravir la montagne !

SCOPETTO.

Je vous dis que je n'ai rien que quelques gouttes de vieux rhum dans cette gourde... Et quel est-il, votre commandant ?

LE DUC, *en dehors, à haute voix.*

Le détestable pays que le pays que je gouverne !

SCOPETTO, *à part, avec joie.*

Le duc de Popoli, un allié!

LE DUC, *paraissant à la porte à gauche, suivi de deux Laquais, qui entrent avec lui.*

Ouf!... Où sommes-nous ici ?

PECCHIONE.

Dans la meilleure auberge de la montagne !

LE DUC.

Ah! c'est une auberge... et l'aubergiste... c'est vous?

PECCHIONE.

Non !... simple voyageur !

LE DUC.

Mais enfin, l'aubergiste... où est-il donc ?

SCOPETTO, *s'avancant.*

A vos ordres, monseigneur !

LE DUC, *avec surprise.*

Scopetto! c'est incroyable!... il est dit qu'aujourd'hui je te rencontrerai partout... En effet, je me rappelle que ce matin, j'ai plaisanté sur ton auberge!

LA SIRÈNE.

SCOPELTO, *s'inclinant.*

Et sur ceux que j'avais l'honneur d'y recevoir !

LE DUC, *riant et s'asseyant.*

Sans me douter que moi-même...

SCOPELTO, *présentant au Duc un verre qu'il prend sur la table, y verse du rhum qui est dans sa gourde.*

Si monseigneur veut se rafraîchir ?...

LE DUC, *prenant le verre.*Merci, mon garçon, merci... (*Buvant.*) Il est excellent ton rhum... c'est comme ton tabac... il vient?...

SCOPELTO.

Du même négociant !...

LE DUC, *regardant son verre.*

Tu me feras aussi ma provision de...

SCOPELTO.

Oui, monseigneur !... Eh bien ! votre rendez-vous à la Pietra Nera..., cette expédition combinée avec tant d'adresse.

En ce moment, les soldats et les domestiques sortent par la gauche.

LE DUC.

Et que, pour plus de sûreté, j'avais moi-même dirigée... de loin...

SCOPELTO.

Vous avez réussi ?

LE DUC.

Parbleu ! c'était sûr... s'il était venu... Mais avec des gens qui vous manquent de parole... deux heures entières à l'affût, sans rien voir paraître.

SCOPELTO.

Il n'a pas osé !

LE DUC.

Et pendant ce temps, un second exprès, envoyé par le capitaine de gendarmerie de Castel di Sangro, nous a assuré qu'on l'avait vu se diriger de ce côté, et rôder dans ces environs... D'après cela, tu vois que tu n'es pas en sûreté dans ton auberge... et si l'autorité ne

veillait pas sur toi... Mais tout notre monde est posté et échelonné autour de ces rochers... et maintenant que me voilà reposé et rafraîchi, je pars et laisse ici en garnison une vingtaine de soldats.

SCOPETTO, *à part.*

O ciel !

PECCHIONE, *bas*

Nous sommes perdus !

SCOPETTO.

Quoi ! monseigneur, vous partez déjà ?

LE DUC.

On m'attend à Naples cette nuit... et avant de m'y rendre, il faut que je m'arrête pour donner des ordres au palais Popoli.

SCOPETTO.

Cette superbe habitation que je voudrais bien revoir !

PECCHIONE.

Et moi aussi !

LE DUC.

Je t'ai dit que j'y attendais demain soir la plus brillante société de Naples... et grâce aux occupations de ma journée, rien encore de préparé, rien d'organisé...

SCOPETTO, *bas à Pecchione.*

Nous sommes sauvés !... (*Haut.*) Ce n'est pas là ce qui embarrasse votre excellence !

LE DUC.

Si vraiment ! Accablé comme je le suis par les affaires d'état, je n'ai pas de temps à donner aux plaisirs... et il me faut improviser une soirée.

SCOPETTO.

Un spectacle, un concert ?

LE DUC.

Et le moyen, sans artistes ?

SCOPETTO..

N'est-ce que cela !... J'ai dans mon auberge le nou-

veau directeur du théâtre de la cour, le signor Bolbaya.

LE DUC.

Vraiment ?...

SCOPETTO.

Il vient de m'arriver avec une partie de sa nouvelle troupe, qu'il a rencontrée dans la montagne, au moment où elle venait d'être arrêtée et complètement dévalisée par...

LE DUC.

Marco Tempesta ?

SCOPETTO.

C'est possible !

LE DUC.

C'est sûr !

SCOPETTO.

Dépouillés de tout !... Eh ! tenez, ce voyageur, c'est le signor Pecchione, sa seconde basse-taille... Est-il possible de mettre une basse-taille dans un pareil état... Il est fait comme un...

LE DUC.

C'est vrai !

SCOPETTO.

Ils sont tous comme ça... Aussi, pour les dédommager, le signor Bolbaya sera trop heureux de faire débiter ses chanteurs sous votre patronage !

LE DUC.

Eh ! eh ! il pourrait plus mal choisir !

SCOPETTO.

Et en l'installant ce soir, lui et sa troupe, dans votre palais...

LE DUC.

Où il trouvera tout... théâtre, décors, costumes...

SCOPETTO.

Il aura le temps demain matin de répéter... car il faut répéter !

PECCHIONE, *avec une voix de basse-taille.*

Oui, monseigneur, il faut répéter !...

LE DUC.

C'est juste !

SCOPETTO.

Et demain soir, lorsque vous et votre brillante société serez arrivés... il vous aura préparé quelque surprise, quelque spectacle nouveau et inattendu !...

LE DUC.

Sais-tu, Scopetto, que tu es un homme de bon conseil... (*A Pecchione.*) Veuillez, mon cher, prier votre directeur, le signor Bolbaya, de venir ici me parler !

SCOPETTO, *à Pecchione, à demi-voix.*

Tu as compris ?

SCENE XI.

PECCHIONE, BOLBAYA, *sortant du caveau.*

(Scopetto près du Duc, qui est assis.)

FINALE.

PECCHIONE, *à haute voix, à la porte du caveau.*

Illustre Bolbaya, venez, on vous demande !

(Bolbaya paraît à la porte du fond, que Pecchione referme aussitôt qu'il est entré.)

SCOPETTO.

Le duc de Popoli veut vous parler...

BOLBAYA, *les regardant tous trois avec étonnement.*

Comment !

SCOPETTO, *à demi-voix.*

Dis comme nous... sinon !...

(Lui montrant son poignard.)

BOLBAYA, *à part, tremblant.*

Ah ! ma frayeur est grande !

SCOPETTO, *au Duc, montrant Bolbaya.*

(A Pecchione.)

Le voici ! Prévenez sa troupe maintenant !

(Pecchione sort par la petite porte à droite.)

LA SIRÈNE.

SCÈNE XII.

BOLBAYA, SCOPETTO, LE DUC.

BOLBAYA, *à part, regardant Pecchione, qui sort.*
Ma troupe... Que dit-il ?

LE DUC, *regardant Bolbaya avec son lorgnon.*
Eh ! mais, au presbytère,
J'ai déjà vu tantôt cette figure-là !

(A Scopetto, d'un air de défiance.)
Et... c'est le directeur ?...

SCOPETTO.

Bolbaya !

LE DUC, *avec ironie.*

Tu crois ça ?

SCOPETTO, *avec bonhomie.*

Sans doute !

LE DUC, *avec finesse.*

Eh bien ! pour moi la chose n'est pas claire :
Il voyageait avec ce Marco Tempesta.

SCOPETTO.

Sans le connaître !...

LE DUC, *bas à Scopetto.*

Peut-être !

(A Bolbaya, d'un air de défiance.)
Ainsi, vous êtes donc directeur d'Opéra ?

BOLBAYA, *regardant en tremblant Scopetto.*
Qui ? moi ?... mais je le pense... ou plutôt...

LE DUC, *bas à Scopetto.*

Il se coupe !

(Haut à Bolbaya.)

Et vous êtes avec votre nouvelle troupe ?

BOLBAYA, *à part, cherchant à comprendre.*
Toujours ma troupe !

(Haut, en regardant Scopetto.)

Oui ! oui !

(A part.)

Je tremble à son aspect !

LE DUC, *à Scopetto.*

Décidément, cet homme m'est suspect !

(Haut à Bolbaya.)

Tout voyageur qui veut que la loi le protège
Doit porter avec lui ses titres !...

BOLBAYA, *fouillant dans sa poche.*

Oui, vraiment !...

Voici mon passeport... de plus, mon privilège...

LE DUC, *parcourant ces papiers.*

C'est vrai ! c'est vrai ! rien à dire... et pourtant...

SCOPETTO, *voyant la porte à droite qui s'ouvre.*
De plus, voici sa troupe !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PECCHIONE et TOUS LES CONTREBANDIERS,
*sortant de la seconde porte à gauche, pendant que
Scopetto va ouvrir la première porte à droite en fai-
sant signe à Zerlina de sortir.*

BOLBAYA, *apercevant les Contrebandiers.*

Ah ! qu'est-ce que je voi !

PECCHIONE, *à demi-voix, le menaçant.*

Tais-toi !

SCOPETTO, *de même.*

Sur ta tête, tais-toi !

BOLBAYA.

De trouble et d'épouvante
Je reste stupéfait.
Catastrophe effrayante
Dont je prévois l'effet !
Mais la frayeur me coupe
L'usage de mes sens.
Directeur d'une troupe
De semblables brigands !

SCOPETTO.

O fortune inconstante,
Seconde mes projets !
Du hasard que je tente
Dirige les effets !
Oui, que le vent en poupe
Souffle et mène gaiement

LE DUC.

Mon âme défiante
Vainement s'alarmait ;
Leur tournure est charmante
Et d'un sublime effet !
Tout cela forme un groupe
Des plus divertissans !
Rien ne vaut une troupe
D'artistes ambulans.

PECCHIONE et LE CHOEUR.

D'un état qui m'enchanté
Bénéissons les attraits ;
Notre gloire ambulante
Ne s'arrête jamais !
A nous le vent en poupe !
Les succès éclatans !

Notre joyeuse troupe Grand Dieu ! guide la troupe
Vers le port qui l'attend ! Vers des bords opulens !

ZERLINA.

Inquiète et tremblante,
Mon âme l'appelait.

(Regardant autour d'elle.)

Ah ! si ma vue errante
Au moins l'apercevait !
Au milieu de ce groupe
Je cherche vainement ;
Lui seul dans cette troupe,
Oui, lui seul est absent !

(A la fin de cet ensemble, les Soldats rentrent par la porte à gauche.)

SCOPELTO, désignant au Duc les principaux Contrebandiers.

Voici le baryton et la basse chantante ;

Puis le ténor, méthode ravissante...

Puis des chœurs étonnans... ils sont toujours d'accord !

(Bas, au Duc.)

• Ils voulaient m'enrôler... J'y consentirais presque...

LE DUC, d'un air profond.

Rien ne presse !

SCOPELTO.

Pourquoi ?

LE DUC.

J'ai des doutes encor !

SCOPELTO.

Quoi ! vraiment ?

LE DUC, de même.

Je leur trouve une allure grotesque !

SCOPELTO.

C'est l'opéra buffa !

LE DUC.

Et puis, point de femme !...

SCOPELTO, lui montrant Zerlina, qui est à droite.

Voilà !

Voilà là-bas notre prima donna !...

LE DUC, à *Bolbaya*.

Ah ! c'est elle !

BOLBAYA, *hésitant, et regardant toujours Scopetto.*

Oui ! non ! oui !

LE DUC.

Sa voix est-elle belle ?

BOLBAYA, *de même.*

Je ne sais... C'est-à-dire, avec tout le respect
Que je...

LE DUC, à *Scopetto.*

Décidément, cet homme m'est suspect,
Ainsi que sa prima donna!...

(A *Bolbaya*.)

Ne pourrait-elle,

(A *Scopetto*.)

Car je suis connaisseur...

(A *Bolbaya*.)

Nous faire un trait ou deux ?

Dites-le-lui!

BOLBAYA, *troublé.*

Qui ? moi !

(Il fait signe en tremblant à *Zerlina*.)

SCOPETTO, *qui, pendant ce temps, s'est approché de
Zerlina, qu'il fait passer devant lui, lui dit à voix
basse :*

Tu comprends... je le veux !

ZERLINA, *regardant autour d'elle, à part.*

En entendant ma voix peut-être il paraîtra !

SCOPETTO, à *Zerlina*.

Monseigneur vous l'ordonne... avancez, signora !

ZERLINA.

Ah ! je n'ose pas !

Je n'ose pas...

La peur m'empêche, hélas !

Quand je veux tenter

De bien chanter,

Tout vient m'épouvanter.

Non, je n'ose pas !

Non ! non ! je n'ose pas !...

LA SIRÈNE.

LE DUC *et* TOUT LE MONDE.

Brava ! brava !

(A Scopetto.)

Je dis , sans crainte aucune,
Que c'est une prima donna !BOLBAYA, *à part.*

Moi, qui partout en cherchais une !

LE DUC *et* TOUT LE MONDE.

Brava ! brava !

(ENSEMBLE, REPRISE.)

LE DUC, *donnant des ordres aux Soldats.*La moitié des miens nous suivra
Jusqu'à la villa Pescara !SCOPETTO, *à part.*

O complaisance sans égale !

LE DUC, *à Bolbaya, à Zerlina et aux Contrebandiers.*

Dans mon palais ce soir je vous installe...

Je veux qu'il vous soit réservé...

Et quand je reviendrai... demain qu'on se signale...

SCOPETTO.

Ce sera , monseigneur, un succès enlevé !

(Un grand bruit se fait entendre au dehors.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, DES CHASSEURS CALABRAIS *sortant de la porte
au fond, à droite, et amenant SCIPION, qu'ils tien-
nent au collet.*

TROIS CHASSEURS CALABRAIS.

Au haut de ces rochers en vedettes placés,
Nos yeux, sur ce luron, de loin se sont fixés...

D'un air mystérieux,

Il semblait sortir de ces lieux,

Et cherchait à s'enfuir...

Mais nous venons de le saisir.

SCOPETTO, *à part, regardant Scipion.*

O contre-temps !

ZERLINA, *de même.*

Dieu ! que vois-je !

LE DUC, *de même.*

O surprise !

(Aux Soldats.)

Ah ! l'on vous paiera cher une pareille prise !

Car c'est lui... le voilà...

Je le reconnais bien... c'est Marco Tempesta !

ZERLINA.

Lui ! Marco Tempesta !

SCIPION, *étonné.*

Moi ! Marco Tempesta !

TOUS.

Ce bandit qu'on redoute ?

ZERLINA.

Monseigneur se trompe, sans doute ?

LE DUC, *avec ironie.*

Me tromper, moi !...

(Lui donnant un papier.)

Lisez vous-même, mon enfant ?

Car j'ai là son signalement !

SCIPION.

Lisez... à lui je me rapporte.

ZERLINA, *regardant alternativement Scipion et le papier.*

O ciel !

TOUS.

Eh bien ?

ZERLINA.

Jamais ressemblance aussi forte...

Les yeux ! les traits !...

(Lisant.)

« Depuis hier matin

« Il porte l'épaulette et l'habit de marin !...

LE DUC.

Voyez !

ZERLINA, *continuant.*

« Si vous l'interrogez, hardiment il dira

« Qu'il est le capitaine

« De la tartane l'Etna ! »

LA SIRÈNE.

SCIPION, *hors de lui.*

Ruse incompréhensible... et que je rendrai vaino. .

Car le vrai Marco Tempesta...

(Regardant Scopetto.)

C'est...

TOUS.

C'est ?...

SCOPELTO, *près de lui, et à voix basse.*

Et ton serment, et Zerlina ?

(Scipion s'arrête et garde le silence.)

SCIPION.

Serment qui m'enchaîne
Et retient ma haine,
Ta loi souveraine
Me lie aujourd'hui.
Oui, mais patience,
Demain ma vengeance
Rompra le silence,
Et malheur à lui !

SCOPELTO, *regardant
Scipion.*

L'honneur qui l'enchaîne
Servira ma haine.
Ah ! la bonne aubaine !
Quel sort je bénis !
O douce espérance !
Trésors, opulence,
Vous serez, je pense,
Bientôt reconquis !

LE DUC.

Ma gloire est certaine ;
Ainsi, qu'on le tienne ,
Et que l'on enchaîne
Le chef des bandits !
Grâce à ma prudence,
Oui, son existence
Est en ma puissance ;
Enfin, il est pris !

ZERLINA.

D'horreur incertaine
Je comprends à peine ;
La lueur soudaine
Qui m'éclaire ici !
O triste existence !
Cruelle souffrance !
Ah ! plus d'espérance !
C'en est fait de lui !

BOLBAYA.

Mon âme incertaine
De terreur est pleine.
Je comprends à peine
Encore où je suis !
Oui, mais par prudence,
Gardons le silence !
Craignons la vengeance
De nos ennemis !

SOLDATS, *au Duc.*

Quelle bonne aubaine !
Capture certaine.
Amis, qu'on entraîne
Le chef des bandits !
O douce espérance !
Nous aurons, je pense,
Bonne récompense.
Enfin, il est pris !

CHOEUR DES CONTREBANDIERS.

Quelle bonne aubaine !
 Conquête certaine.
 Lui-même nous mène
 Jusqu'en son logis !
 O douce espérance !
 Trésors, opulence,
 Seront, je le pense,
 Bientôt reconquis !

LE DUC, *à Scopetto , d'un air de triomphe.*
 Eh bien ! eh bien !

SCOPETTO.

Devant vous je m'incline !

LE DUC, *avec gravité.*

Tous les événemens, mon cher, je les domine !
 Et, grâce à mes combinaisons...
 Enfin ! enfin, nous le tenons.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Les Soldats emmènent Scipion, que l'on voit passer sur la route supérieure. Bolbaya, toujours accompagné de Pechione, se met à la tête des Contrebandiers, qui le suivent, ainsi que le Duc, Scopetto et Zerlina ; et dans l'intérieur de l'auberge, une douzaine de Chasseurs calabrais que le Duc y a laissés en garnison, s'établissent autour de la table, pendant qu'au dessus de leur tête le cortège défile à travers la forêt. — La toile tombe)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un riche salon circulaire, dans le palais du duc de Popoli. — Trois portes au fond, ouvrant sur un balcon donnant sur la mer. — Portes latérales. — Au premier plan, à droite, une table sur laquelle se trouvent une mandoline et des papiers de musique. — A gauche, un guéridon et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

SCOPETTO, PECCHIONE, BOLBAYA, et LES CONTREBANDIERS, *vêtus de riches costumes, assis devant une table splendidement servie.*

CHOEUR.

Les chagrins arrière !

Arrière l'eau claire !

Versez plein,

Tout plein,

De ce vin

Divin !

O plaisir suprême !

O nectar que j'aime

Quand il est ancien

Et qu'il ne coûte rien !

SCOPETTO, à *Bolbaya.*

Pour moi, je vide cette coupe

Au directeur de notre troupe !

PECCHIONE.

Au succès de son opéra !

BOLBAYA, *levant les yeux au ciel.*

Mon opéra,

Dieu sait comment il finira !

SCOPETTO, *riant.*

Mais le début m'en plaît déjà !

(Regardant autour de lui.)

Scène première... Le théâtre

Représente un riche palais.

Costumes élégans et frais !
Compagnie aimable et folâtre
Y chante en buvant à longs traits !

CHOEUR.

Les chagrins arrièrè, etc.

(A la fin du chœur, Mathéa paraît à la porte du fond.)

BOLBAYA.

Que vois-je là ?

SCOPELTO.

C'est Mathéa.

BOLBAYA.

Qui t'amène en ces lieux, ma chère ?

MATHÉA, *présentant une lettre.*

Ce mot, que je reçus tantôt au presbytère !...

BOLBAYA, *lisant.*

« Rendez-vous sur-le-champ au palais Popoli.

« Le pauvre Francesco, qui resta votre ami,

« Voudrait vous embrasser avant un long voyage !... »

MATHÉA.

Quoi ! je le reverrais !

BOLBAYA, *continuant de lire.*

« De plus, il a juré

« De vous abandonner sa part dans l'héritage

« De son parrain le curé ! »

O mystère que rien n'explique !

Messieurs, que veut dire cela ?

SCOPELTO.

C'est un incident qui complique

L'intrigue de notre opéra !

BOLBAYA, *avec colère.*

Mais ce Francesco, qu'il paraisse !

SCOPELTO.

Ah ! c'est aller trop vite... et, s'il vous intéresse...

Au dénouement sans doute il paraîtra...

Quant à nous, buvons jusque-là...

CHOEUR.

Les chagrins arrièrè, etc.

SCOPETTO, *aux Contrebandiers qui ont emporté la table au fond du théâtre.*

Assez de temps au plaisir!... maintenant aux affaires!... (*A Mathéa.*) Et puisqu'on t'a donné ici rendez-vous, parcours à ton aise ces jardins et ce palais, dont nous sommes depuis hier les propriétaires!... (*Mathéa sort. — Scopetto prend à part Pecchione, pendant que les Contrebandiers sont au fond du théâtre, debout autour de la table où ils boivent encore et causent à voix basse.*) Et toi, notre inspecteur, as-tu retrouvé ici ce que nous cherchions ?

PECCHIONE.

Oui, maître... Nos marchandises, nos piastres et nos lingots, tout y est... rien n'y manque!...

SCOPETTO.

Et tu as bien repris tout ce qui nous appartenait ?

PECCHIONE.

Oh ! pour le moins ! et, entre autres choses, j'ai pris à tout hasard, dans le secrétaire de duc, ces vieux papiers!...

SCOPETTO, *les prenant et y jetant un coup-d'œil.*

Des lettres du roi Joachim!... C'est bon, nous les lirons... Occupez-vous maintenant d'enlever notre butin !

PECCHIONE.

Oh ! pour ça, nous avons du temps devant nous... car monseigneur et toute sa société ne doivent arriver que ce soir !

SCOPETTO.

N'importe ! commencez dès ce matin... Vous cachez tout cela dans les ruines qui sont au bord de la mer... à la Torre Vecchia !

PECCHIONE.

Mais pour nous embarquer, nous et nos richesses?...

SCOPELTO.

N'avons-nous pas la tartane l'*Etna* ?

PECCHIONE.

C'est juste ! en échange du titre et de la fortune du duc de Popoli... Donnant ! donnant !

SCOPELTO.

Et puis, d'autres raisons qui détermineront le jeune capitaine... Mais, d'ici là, les soldats qui gardent le prisonnier, ne peuvent-ils pas vous gêner dans votre déménagement et dans votre départ?...

PECCHIONE, *d'un air mystérieux.*

Non ! j'y ai mis bon ordre !

SCOPELTO, *d'un air de reproche.*

Comment ?

PECCHIONE.

Rassure-toi... Le gouverneur a fait enfermer celui qu'il croit toujours le terrible Marco Tempesta dans le petit donjon, qui, comme cette terrasse, est baigné par la mer... Il en a donné la clé au sergent Sampietri, en lui ordonnant, à lui et à trois de ses plus braves soldats, de ne pas perdre de vue un instant la porte de sa prison... Aussi, ils n'ont pas même voulu accepter leur part de notre festin... Mais une goutte de rhum ne se refuse pas... J'en avais sur moi... de notre meilleur... tu sais ?...

SCOPELTO.

De celui que nous offrons...

PECCHIONE.

Aux gabelous !

SCOPELTO.

Dont nous voulons fermer les yeux !...

PECCHIONE.

Aussi leur nuit est commencée... ils en ont pour toute la journée !

SCOPETTO.

Alerte donc ! et la main à l'œuvre !... Je vais vous donner l'exemple !...

(Les Contrebandiers qui étaient restés en groupe au fond du théâtre enlèvent la table.)

REPRISE DU CHOEUR.

Les chagrins, arrière, etc.

(Ils sortent tous, excepté Scopetto, avec Pecchione, par la porte du fond.)

SCÈNE II.

SCOPETTO, ZERLINA, *sortant de la porte à droite.*

ZERLINA, à Scopetto, *qui va sortir avec les Contrebandiers.*

Mon frère ! mon frère !

SCOPETTO.

Qu'est-ce donc ?

ZERLINA.

Comment ! vous partez, quand je viens vous demander un conseil ?

SCOPETTO.

Je n'ai pas le temps dans ce moment... mais plus tard... Attends-moi toujours dans ce salon, et n'en sors pas, je viendrai te trouver...

Il sort vivement.

SCÈNE III.

ZERLINA, *seule ; puis* SCIPION.

Ah bien ! oui, attendre... je ne peux pas... Et puisqu'il refuse de me donner un conseil... il faut bien que je le prenne de moi-même... Allons, entrez, monsieur, entrez... (*Elle ouvre la porte à droite ; paraît Scipion, dont elle s'éloigne avec frayeur. — A part.*) Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! à le voir, qui croirait jamais que c'est un bandit !

SCIPION.

Est-ce que je vous fais peur ?

ZERLINA.

Oui !

SCIPION.

Et pourtant vous venez de me délivrer !

ZERLINA, *avec émotion.*

Oh ! c'est presque sans le vouloir... Ces soldats , à qui je demandais la permission de vous parler, ne me répondaient pas... ils dormaient... Est-ce étonnant !... Et le sergent avait là , dans son ceinturon , la clé de votre prison... je l'ai prise... et voilà, monsieur, comment je vous ai délivré !

SCIPION.

Ah ! quelle reconnaissance !

DUO.

ZERLINA.

Je fais mal, je le sais, en sauvant un maudit ,
Un méchant, qu'à bon droit la justice poursuit...
Mais, c'est égal... partez !

SCIPION.

Que je parte, traîtresse !...

Afin que vous restiez près d'un autre !... et de qui ?
Car vous ne savez pas près de qui je vous laisse !...

ZERLINA.

Près d'un frère !

SCOPELTO.

Ah ! grand Dieu !

ZERLINA.

D'un frère, d'un ami !

Qui m'avait défendu d'avouer à personne,
Et les soins généreux et l'amour qu'il me donne...
Un honnête homme, lui... qui, vous connaissant bien,
A refusé d'unir votre sort et le mien !

SCOPELTO.

Comment !

ZERLINA.

Il a raison... Et même il me défend
De vous aimer...

LA SIRÈNE.

SCIPION.

Et vous ?

ZERLINA.

Ah ! c'est affreux, vraiment !

C'est horrible à dire... et pourtant !

ZERLINA.

Oui, malgré moi-même,
 Deshonneur extrême,
 Je t'aime ! je t'aime !
 Même en cet instant !
 Pour toi d'épouvante,
 Et d'amour tremblante,
 Ma terreur augmente !
 Par pitié, va-t'en !

Va-t'en ! va-t'en !

Si tu m'aimes, va-t'en !

SCOPETTO.

Délice suprême !
 C'est bien pour moi-même.
 Pour moi qu'elle m'aime !
 Trop heureux instant !
 D'amour, d'épouvante,
 Je la vois tremblante !
 Ma tendresse augmente
 Avec son tourment !

SCIPION.

Et si j'étais innocent ?

ZELINA, *avec joie.*

Ah ! qu'entends-je !

Et comment ?

SCIPION, *s'arrêtant et à part.*

Ah ! mon serment !

ZERLINA.

Parlez ! parlez !

SCIPION.

Ah ! par un sort étrange,

Je ne puis encor... et ce soir seulement !..

ZERLINA, *d'un air de reproche.*

Moi je vous dirais tout, monsieur, et sur-le-champ !

Adieu donc !

SCIPION, *près de partir, revient près de la table,*
à gauche.

A ton frère un mot auparavant !

(Il se met à table et écrit. Pendant ce temps, Zelina reste
 debout près de lui.)

ZERLINA, *pendant qu'il écrit.*

Oui, mais à votre tour, ah ! je vous en supplie !

Prenez un autre état... menez une autre vie...
 Faites tous vos efforts, désormais, pour changer...
 Pour vivre en honnête homme, et pour vous corriger,
 Sinon pour vous, du moins pour moi, dont les alarmes...
 (Eclatant en sanglots.)

Ah ! je n'y tiens plus !

SCIPION, *se levant de table.*

Zerlina !

Ma Zerlina ! sèche tes larmes !

ZERLINA.

Je ne puis... car je le sens là...

ZERLINA.

O délire extrême !
 Oui, malgré moi-même,
 Je t'aime ! je t'aime
 Comme auparavant !
 Pour toi d'épouvante
 Et d'amour tremblante,
 Ma frayeur augmente.
 Par pitié, va-t'en !

Va-t'en ! va-t'en !

Si tu m'aimes, va-t'en !

(Il sort par la gauche, après avoir remis sa lettre à Zerlina.)

SCIPION.

C'est bien pour moi-même,
 Pour moi qu'elle m'aime !
 Trop heureux instant !
 D'amour, d'épouvante,
 Je la vois tremblante,
 Ma tendresse augmente
 Avec son tourment !
 Heureux amant !

Je pars en t'adorant !

SCENE IV.

ZERLINA, SCOPETTO, *entrant par le fond.*

SCOPETTO.

Tous nos ballots sont faits... Il ne s'agit plus maintenant que du départ... (*Apercevant Zerlina.*) Ah ! te voilà?... Je suis à toi... Qu'as-tu à me dire ?

ZERLINA, *timidement.*

Je voulais vous parler de... de... Je n'ose pas prononcer son nom.

SCOPETTO.

C'est comme si tu le nommais... Eh bien ?

ZERLINA.

Eh bien ! je conçois à présent pourquoi vous me

disiez hier de ne plus y penser... Un mauvais sujet... un contrebandier !

SCOPETTO.

Ah ! si ce n'était que cela, on pourrait encore l'excuser !

ZERLINA.

Vous croyez ?

SCOPETTO.

Il y a tant de gens qui font la contrebande... faute de mieux !

ZERLINA.

N'est-ce pas ?

SCOPETTO.

Et qui rentreraient dans le bon chemin... s'ils le pouvaient.

ZERLINA.

C'est ce que je me dis... Il faut de l'indulgence !

SCOPETTO, *avec émotion.*

C'est bien ! Tu es bonne... tu en seras récompensée... Et quand tu auras un bon mari, de la fortune, un titre, ne parle jamais de ton frère... jamais... mais pense à lui quelquefois !

ZERLINA.

Toujours!... toujours!... (*Avec embarras.*) Et lui, à qui vous ne pensez plus !

SCOPETTO.

Si, vraiment ! Je vais de ce pas à sa prison, pour assurer son bonheur et sa liberté...

ZERLINA.

Vous!... est-il possible?... Mais ce n'est donc pas un crime de faire évader un contrebandier ?

SCOPETTO.

Du tout !

ZERLINA.

De lui donner les moyens de fuir ?

SCOPETTO.

Au contraire !

ZERLINA, *avec joie.*

Et bien ! alors, mon frère, mon bon frère !... ne prenez pas cette peine !

SCOPETTO.

Et pourquoi ?

ZERLINA.

C'est déjà fait !

SCOPETTO, *à part.*

O ciel !

ZERLINA.

C'est moi qui viens de lui rendre sa liberté !

SCOPETTO.

Malédiction ! courons !

ZERLINA, *le retenant.*

Oh ! il est déjà loin !... Mais, rassurez-vous... en partant, il m'a bien promis, comme vous disiez tout-à-l'heure, de devenir un honnête homme, pour être digne de moi et de vous... Et la preuve, c'est que voici une lettre qu'il vous a adressée.

Elle lui remet la lettre de Scipion.

SCOPETTO.

Eh ! que peut-il me dire ?... (*A Zerlina, qui s'approche pour écouter.*) Non, non, éloigne-toi !... (*Lisant à part.*) « Je sais que Zerlina est votre sœur !... N'im-
 « porte !... je l'aime, j'en suis aimé !... Vous vouliez
 « hier me la donner en mariage, je vous la demande
 aujourd'hui. » (*S'arrêtant, avec émotion.*) La sœur du
 contrebandier... capitaine Scipion, c'est bien ça !... Et
 malgré le tort que nous a fait sa fuite, il sera duc et elle
 duchesse... si je ne suis pas pendu !... (*Continuant de
 lire à part.*) « J'ai tenu mon serment, mais aux yeux
 « de Zerlina, et aux yeux de tous, il me tarde de me
 « justifier !... » (*A part.*) Pauvre jeune homme !... C'est

tout naturel!... (*Continuant.*) « Je ne veux le faire, « cependant, que lorsque vous ne risquerez plus rien... « Hâtez-vous donc de partir, et quand dix heures « sonneront, soyez loin du château de Popoli!... » (*Avec agitation.*) M'éloigner ! m'éloigner!... cela lui est facile à dire!... Mais les moyens de départ qu'il nous a enlevés... sa tartane, sur laquelle je comptais !

ZERLINA, à Scopetto, avec étonnement.

Mon frère ! mon frère!... à quoi pensez-vous ?

SCOPETTO, préoccupé.

Je pense... je pense... que c'est un brave garçon... Non ! un diable incarné, dont je veux faire la fortune... et qui semble prendre à tâche de renverser la nôtre ! (*On entend parler en dehors, à gauche.*) Dieu ! quelle voix!... Celle de monseigneur!... (*A Zerlina.*) Va-t'en ! va-t'en !

ZERLINA.

Du tout ! je ne vous quitte pas!... car vous m'effrayez... On dirait que vous perdez la tête !

SCOPETTO.

Il n'y a peut-être pas de quoi!... Va-t'en ! te dis-je, ou je ne te marie pas !

ZERLINA, poussant un cri.

Ah ! je m'en vais !

Elle sort en courant, par le fond.

SCÈNE V.

SCOPETTO, LE DUC, entrant par la gauche.

SCOPETTO, à part.

Le propriétaire, qui arrive au milieu du déménagement!... Si encore il était achevé!... (*Haut.*) Vous, monseigneur, que nous n'attendions que ce soir ?

LE DUC.

Des raisons politiques et personnelles m'ont fait hâter mon arrivée de quelques heures... Et dans l'antichambre, la seule pièce que j'aie traversée...

SCOPETTO, *à part.*

C'est bien heureux !

LE DUC.

Je viens de voir tout sans dessus dessous !

SCOPETTO.

C'est votre faute... Arriver à l'improviste dans une maison où l'on doit jouer la comédie... et au milieu de gens qui s'efforcent de vous surprendre!... C'est une indiscretion...

LE DUC.

C'est juste... Cela sera donc bien?...

SCOPETTO.

Peut-être ne le trouverez-vous pas tel!... Mais, enfin, ils se dépêchent pour tâcher d'être en mesure!

LE DUC.

Et le sujet de la pièce qu'ils doivent nous donner?...

SCOPETTO.

Le sujet de la pièce?... c'est... *Ali-Baba!*

LE DUC.

Ali-Baba, ou les quarante...

SCOPETTO.

Comme vous dites !

LE DUC.

Cela prendra !

SCOPETTO, *avec intention.*

Oui... ça doit prendre... nous l'espérons !...

CHOEUR, *en dehors.*

Les chagrins, arrière !

Ah ! la bonne affaire !

Entassons soudain

Ce riche butin !

Mes poches sont pleines,

Mets-en dans les tiennes !

Et vive le bien

Qui ne coûte rien !

LE DUC.

Je les entends... ce sont eux !

SCOPETTO, *à part.*

C'en est fait de nous !

LE DUC, *avec bonhomie.*

C'est une répétition ?

SCOPETTO.

Oui, monseigneur, précisément... une répétition !

LE DUC.

C'est qu'on les entend très-bien d'ici !...

SCOPETTO, *à part.*

Que trop !

LE DUC, *ôtant son épée et la posant sur la table, à gauche.*

Ce chœur-là me plaît... il y a de la verve... de la chaleur... mais pas d'ensemble !...

SCOPETTO.

Ah! dame! chacun fait ce qu'il peut... séparément...

A ce moment, Pecchione entre par la porte à droite, suivi de plusieurs Contrebandiers, chargés de caisses et de ballots, qu'ils emportent par le fond, à droite. — Scopetto, effrayé, montre le Duc à Pecchione, en lui faisant signe de se retirer. — Pecchione sort vivement et ferme la porte. — Pendant ce jeu de scène, le Duc, qui s'est débarrassé de son épée, se retourne brusquement au moment où la porte se referme. — Le chœur cesse et la musique seule continue.

LE DUC, *vivement.*

Qu'est-ce donc ?

SCOPETTO, *avec sang-froid.*

Rien! rien !

LE DUC.

Je vais les voir !...

SCOPETTO, *se mettant au devant du Duc pour l'empêcher d'aller vers la porte à droite.*

Oh! pour ça... non, monseigneur!

LE DUC, *étonné.*

Pourquoi donc ?

SCOPETTO.

Vous les gêneriez, j'en suis sûr !

LE DUC, *insistant.*

Du tout ! je leur donnerai dès conseils !... (*Malgré la résistance de Scopetto , il ouvre la porte de droite. Tout a disparu, et la musique cesse.*) Plus personne !

SCOPETTO.

C'est fini !

LE DUC, *redescendant la scène.*

C'est dommage !... ça m'aurait amusé !

SCOPETTO.

Votre arrivée, qu'ils viennent d'apprendre, les aura dérangés, c'est évident... car ils ne s'attendaient pas plus que moi à ce retour précipité qui nous annonce quelque nouvelle combinaison diplomatique !...

LE DUC.

Tu dis vrai !... Quoique arrivé à Naples au milieu de la nuit seulement, la nouvelle de la capture de Marco Tempesta était déjà répandue ce matin dans toute la ville... Le roi m'en a fait complimenter, m'annonçant qu'il enverrait chez moi aujourd'hui un conseiller de justice, commissaire extraordinaire nommé par sa majesté pour s'assurer de l'identité et de la personne dudit Marco, avec ordre exprès de le transporter ce soir à Naples.... ce qui ne m'arrangerait guère !

SCOPETTO.

Ni lui non plus, peut-être.

LE DUC.

Et j'ai précédé monsieur le conseiller extraordinaire, pour avoir une entrevue avec notre prisonnier... J'obtiendrai aisément de lui, dans l'espoir d'une grâce...

SCOPETTO, *vivement.*

En vérité!

LE DUC.

Qu'on ne lui accordera pas, les papiers et les titres dont il me menaçait...

SCOPETTO, *froidement.*

Il ne vous les rendra pas!

LE DUC.

Qu'en sais-tu?

SCOPETTO, *de même.*

Il dit à qui veut l'entendre qu'hier, à la Pietra Nera, vous avez agi de trahison... Il prétend que l'honneur et la loyauté sont des conditions indispensables pour être duc de Popoli!

LE DUC.

L'insolent!

SCOPETTO.

Partant! de là, il vous destitue et donne votre titre à un autre!

LE DUC.

Et qui donc, s'il vous plait?

SCOPETTO.

Votre neveu, qu'il retrouvera... toujours à ce qu'il dit!

LE DUC.

C'est ce que nous verrons!... car, séance tenante et sans qu'il voie personne, nous le ferons juger et condamner par une cour martiale... Qu'il sorte de là!

SCOPETTO.

Il en sortira!

LE DUC.

Je l'en défie!... et je vais lui parler!

SCENE VI.

LES MÊMES, MATHÉA.

MATHÉA, *accourant.*

Ah! messieurs, ah! monseigneur, quelle nouvelle!...
Ce Marco Tempesta, qui m'avait promis de me rendre
mon cher Francesco...

LE DUC.

Eh bien! Marco Tempesta?...

MATHÉA.

Évadé!

SCOPETTO, *au Duc.*

Que vous disais-je?

MATHÉA.

La porte de sa prison est ouverte!

LE DUC.

Et les soldats qui le gardent?

MATHÉA.

Ils sont toujours là, à leur poste...

LE DUC.

C'est un rêve!

MATHÉA.

C'est possible!... car ils dorment tous les quatre à
qui mieux mieux... Et au même instant, un conseil-
ler extraordinaire, un grand-juge envoyé par sa ma-
jesté, venait d'arriver pour saisir le prisonnier!

LE DUC.

Et qu'a-t-il fait?

MATHÉA.

Ce qu'il a fait?... il s'est écrié : Il y a à l'ancre à
l'embouchure de la Pescara, à un quart de lieue d'ici,
la tartane l'*Etna*, montée par quinze marins déter-
minés et commandée par le capitaine Scipion, qui
s'est déjà signalé contre les contrebandiers... Courez,
a-t-il dit aux deux hommes de justice qui l'accompa-

gnaient, qu'il vienne à l'instant avec tout son équipage !

LE DUC.

Il a raison... Marco Tempesta ne peut pas être loin... peut-être même n'est-il pas sorti du château... et, en cernant toutes les issues, on le rattrapera.

MATHÉA.

Lui !... c'est pis qu'un sorcier !... Vous ne croiriez pas, monseigneur, que, quoique prisonnier, il a trouvé moyen de piller une partie du palais !

LE DUC, à Scopetto.

C'est inimaginable !... car enfin, vous étiez là !...

SCOPETTO, avec bonhomie.

Nous y étions !

MATHÉA, de même.

Ils y étaient !... et malgré cela, l'on a tout enlevé du haut en bas, sans qu'ils se soient aperçus de rien !

LE DUC, avec inquiétude.

Et mon cabinet, y a-t-on pénétré ?

MATHÉA.

Dans votre cabinet ?... Je crois que lui aussi...

LE DUC.

O ciel !... Mais c'est qu'il y a dans mon secrétaire des lettres importantes... toute une correspondance du roi Joachim !

SCOPETTO *fait un geste de joie, porte la main à la poche où il a mis les papiers, et dit au Duc, à demi-voix :*

Comment l'aviez-vous conservée ?... vous, homme d'état... qui avez tant de prudence !...

LE DUC.

C'est pour cela... On ne sait pas ce qui pouvait arriver... son parti pouvait revenir au pouvoir .. c'étaient des titres... Mais je cours m'assurer par moi-même...

Il sort par la porte à droite.

MATHÉA.

Oui, courons !

SCOPETTO, *la retenant par la main.*

Reste, j'ai à te parler.

MATHÉA.

Est-ce de Francesco ?

SCOPETTO.

Oui... ce Francesco que tu voulais revoir...

MATHÉA.

Où est-il ? où est-il ? Parlez !

SCOPETTO.

Eh bien !... (*Apercevant Pecchione qui entre par le fond.*) Non ! non !... tout-à-l'heure... Attends-moi un instant !

MATHÉA.

Si j'attendrai... Tant que vous voudrez !

SCENE VII.

MATHÉA, *au fond du théâtre*; SCOPETTO, *courant à Pecchione.*SCOPETTO, *vivement.*

Où sont nos compagnons ?

PECCHIONE, *à voix basse.*

Partis avec armes et bagages pour les souterrains de la Torre Vecchia, où ils se tiendront cachés en attendant tes ordres... il ne reste plus ici que toi, moi et Bolbaya.

SCOPETTO, *de même.*

Très-bien ! Va les rejoindre à la Torre Vecchia !

PECCHIONE.

Et le capitaine Scipion ?

SCOPETTO.

Disparu, évadé !

PECCHIONE.

Et son vaisseau ?

SCOPETTO.

Il ne nous le donnera pas !

PECCHIONE.

Que faire, alors ?

SCOPETTO.

Le prendre !

PECCHIONE, *vivement.*

Ça me va !

SCOPETTO.

Qu'un de vous se tienne aux aguets sur un des rochers qui bordent la mer.

PECCHIONE.

Oui, maître !

SCOPETTO.

Dès qu'il aura vu passer quinze marins... ils sont quinze, vous les compterez!... vous sauterez à bord de la tartane, qui sera abandonnée de son équipage ou gardée par un ou deux mousses seulement... vous y embarquerez nos trésors et mettez sur-le-champ à la voile !

PECCHIONE.

Mais, toi ?

SCOPETTO.

Vous m'attendrez en rade... et, à la nage... n'importe comment, je vous rejoindrai !

PECCHIONE.

Mais seul ici, comment t'échapper ?

SCOPETTO.

Cela me regarde... Dès que vous serez en mer et sauvés... avertissez-moi par un coup de canon... ce sera mon signal pour partir.

PECCHIONE.

Et pourquoi pas tout de suite?... Viens avec nous !

SCOPETTO.

Impossible!... J'ai encore ici des affaires de famille à terminer.. ma sœur à établir convenable-

ment... et de plus... (*Montrant Mathéa.*) cette brave femme à qui je dois assurer un sort... (*A Pecchione.*) Va-t'en! va-t'en!

MATHÉA, *s'approchant, pendant que Pecchione s'éloigne par la gauche.*

A moi... un sort!... Peu m'importe!... tout ce que je demande, c'est de revoir et d'embrasser encore une fois mon pauvre Francesco!

SCOPELTO.

Tu sera satisfaite... mais à lui ça ne suffit pas... Il s'est assis depuis la sortie de Pecchione à la table à gauche et se met à écrire.

MATHÉA, *étonnée.*

Qu'est-ce qu'il fait donc là?... (*Se retournant et apercevant Bolbaya qui entre par la droite.*) Ah! le signor Bolbaya!...

SCENE VIII.

SCOPELTO, *à gauche, écrivant; MATHÉA, qui est devant lui et qui le cache aux yeux de Bolbaya.*

MATHÉA, *regardant Bolbaya.*

Comme il est pâle!

BOLBAYA.

C'est de joie!... Partis! tous partis!... je suis libre... je respire... je peux parler... Apprends donc que celui qui était là, ce matin... ce Scopetto...

MATHÉA.

Eh bien?

BOLBAYA.

Ce Scopetto était... (*Apercevant Scopetto à la table et balbutiant d'effroi.*) était un honnête homme... un parfait honnête homme... à qui je suis dévoué...

SCOPELTO, *se levant, et s'approchant de Bolbaya.*
Quelle heure est-il?

BOLBAYA, *tremblant.*

Je ne sais pas au juste !

MATHÉA.

Pas encore dix heures, je crois... (*Allant regarder au fond, à droite, et revenant.*) Non, pas encore !

SCOPETTO, *à Bolbaya, à demi-voix.*

Pas encore!... Et ton serment?

BOLBAYA, *vivement.*

Je n'ai rien dit!

SCOPETTO, *à voix basse.*

Tu allais parler... et malheur à toi... car, ici comme à Naples, tu es entouré de nos stylets... et tu cesseras de vivre le jour même où je serai pendu!

BOLBAYA, *de même.*

Vous ne le serez pas!... vous ne le serez jamais! Dieu m'en fera la grâce!...

SCOPETTO, *à voix haute.*

En attendant, voici un acte au bas duquel j'ai déjà mis mon nom... tu vas y mettre le tien!

BOLBAYA, *étonné.*

Un acte!

SCOPETTO.

Qui assure à Mathéa tout l'héritage du curé.

MATHÉA, *avec émotion.*

Eh! qui donc êtes-vous ?

BOLBAYA, *lisant le nom au bas de l'acte.*

Francesco !

MATHÉA, *se jettant dans les bras de Scopetto.*

Ah!... (*Détachant le portrait qu'elle a au cou.*) Tiens... tiens ce portrait! ton parrain te le donne avec son pardon!

BOLBAYA, *avec étonnement.*

Comment ?

SCOPETTO, *tirant de sa poche un pistolet.*

Écris ! écris !

BOLBAYA.

Avec plaisir!...

Il se met à la table et écrit.

SCENE IX.

BOLBAYA, à la table à gauche; LE DUC, entrant par le fond; SCOPETTO, à gauche; MATHÉA, à droite.

LE DUC, avec colère.

Lettres et papiers, ils ont tout emporté!... Et si je rencontre ce Marco Tempesta... s'il est encore ici...

SCOPETTO, vivement.

Il y est!... (A Bolbaya, qui retourne la tête en ce moment, en le tenant en joue avec son pistolet.) Écris!

LE DUC, regardant Bolbaya.

Quoi? définitivement... ce serait?...

SCOPETTO.

Eh! oui... ce n'était pas l'autre!... Un faux signalement nous avait tous abusés!

LE DUC.

Pas moi... car du premier coup d'œil, hier, je te l'ai dit... cet homme m'est suspect... je te l'ai dit!

BOLBAYA, se levant de table et tenant le papier à la main.

Tenez!...

Il se rencontre nez à nez avec le Duc qui vient de passer à sa gauche.

LE DUC, lui présentant un pistolet.

Halte-là!

BOLBAYA, stupéfait.

Et lui aussi!

LE DUC.

Nous vous tenons enfin, Marco Tempesta!

BOLBAYA, se récriant.

Moi!

MATHÉA, *étonnée.*

Lui!

SCOPETTO, *menaçant de l'autre côté Bolbaya et lui prenant le papier qu'il tient à la main.*

Ose dire le contraire!

BOLBAYA, *entre deux pistolets.*

Non! oui! non!... c'est moi!

MATHÉA.

Il en convient!

LE DUC, *à Bolbaya.*

Il faut donc me remettre à l'instant ces papiers dont tu m'as menacé... et dès que nous aurons du monde...

SCÈNE X.

LES MÊMES, ZERLINA ; puis, SCIPION.

ZERLINA, *accourant.*

Quel bonheur! ce sont eux!

LE DUC.

Eh! qui donc?

ZERLINA.

Les marins de la tartane l'*Etna*. . avec leur commandant... Et, j'en étais bien sûre... il est innocent... car ils le reconnaissent tous pour le capitaine Scipion!

LE DUC.

Eh! parbleu! nous le savons de reste!

SCOPETTO, *voyant entrer Scipion, et regardant sa montre, à part.*

Dix heures! c'est juste!

LE DUC, *à Scipion.*

Venez donc, capitaine Scipion, nous vous attendions avec impatience!

SCIPION.

Me voici, monseigneur, moi et mes soldats!...

(*Apercevant Scopetto et demeurant interdit.*) O ciel, encore ici... moi qui venais pour...

SCOPETTO, *le poussant vers Zerlina.*

Pour embrasser votre femme... Elle est à vous... je vous la donne!

SCIPION, *troublé.*

A moi! à moi! au moment où je viens...

SCOPETTO.

C'est ce que nous verrons plus tard!... En attendant, capitaine Scipion... embrassez votre oncle!...

TOUS, *avec étonnement.*

Son oncle...

SCOPETTO.

Son oncle... qui ne représente plus la branche aînée des Popoli... car l'héritier direct, c'est vous...

TOUS.

Lui!

SCOPETTO, *fouillant dans sa poche.*

Ainsi que le prouvent ces titres, cet acte de mariage!

LE DUC.

Toi, Scopetto, me trahir!

SCOPETTO.

La vérité avant tout, monseigneur!... (*A Scipion.*) Et c'est pour remettre ces papiers à vous-même... à vous seul, que Marco Tempesta, au risque de ses jours, a retardé son départ!

SCIPION, *serrant la main de Scopetto.*

Ah! nous lui devons tout!

LE DUC, *regardant Bolbaya.*

Et pour sa peine, il sera pendu... Je m'en charge!

BOLBAYA, *effrayé*

Ah! mon Dieu!

SCOPETTO, *au Duc.*

Eh bien! monseigneur, je ne vous le conseille pas!

BOLBAYA.

A la bonne heure !

SCOPETTO, *au Duc.*

Il s'est emparé chez vous de la correspondance du roi Joachim... Il me la dit !

BOLBAYA, *vivement.*

Oui ! oui !

SCOPETTO.

Et si vous le faites arrêter, si vous ne nous aidez pas à le faire évader... il dira où elle est !

BOLBAYA, *de même.*

Oui ! oui !

LE DUC.

Qu'il parte ! qu'il s'en aille !

BOLBAYA.

Je ne demande pas mieux !

SCOPETTO.

Je vais le conduire !... (*Il embrasse Zertina, et va pour sortir avec Bolbaya.*) Ah ! partons ! partons !SCIPION, *qui a remonté la scène, redescend vivement au bord du théâtre.*

Impossible !

TOUS, *avec étonnement.*

Comment ?

SCIPION.

Le grand-juge a fait cerner toutes les issues de ce pavillon, où j'ai moi-même l'ordre de l'attendre...

SCOPETTO.

Diable ! ceci devient grave !

LE DUC, *à la porte à gauche.*

Il y a des soldats de ce côté !

MATHÉA, *à celle de droite.*

Il y en a de celui-ci !

BOLBAYA, *au fond, sur la terrasse.*

Le reste dans le canot amarré au pied de la terrasse.

SCOPETTO, *à part, réfléchissant.*

Un canot !

LE DUC.

Et tant qu'ils seront là, pas moyen de sortir !

MATHÉA.

Aucun moyen !

SCOPETTO.

Voyons ! voyons, du calme ! (*A Scipion.*) Il n'est pas arrivé d'autres troupes que vos soldats de marine ?

SCIPION.

Non !

SCOPETTO.

En tout quinze hommes ?

SCIPION.

Oui, quinze !

SCOPETTO.

Pas davantage ! Eh bien ?...

Tout ce qui suit se dit, en parlant, sur la ritournelle du morceau qui se joue en sourdine.

LE DUC, *regardant à droite.*

Silence ! c'est le grand-juge !

Effroi général.

TOUS.

Grand Dieu !

LE DUC.

Il vient ici !

TOUS, *excepté Scopetto.*

Tout est perdu !

SCOPETTO, *allant à la table à droite.*

Peut-être !...

En ce moment paraît le Grand-Juge, le Duc va au devant de lui et le salue. Un Laquais, portant un candelabre, va le poser sur la table à gauche

LE GRAND-JUGE, *parlant au fond du théâtre.*

Que personne ne puisse sortir du château sans avoir

été amené devant moi, et qu'on fasse feu sur quiconque tenterait de fuir !

SCOPETTO, *qui est allé prendre la mandoline et des papiers de musique sur la table à droite, dit à voix basse à Zerlina :*

Tu vas chanter !

ZERLINA, *troublée.*

Moi !...

SCIPION, *de même, à voix basse.*

Mais, oui ! chantez, puisqu'il vous le dit !

ZERLINA, *stupéfait.*

Mais, mon frère !...

SCOPETTO, *lui remettant un papier de musique.*

Chante, il le faut !... (*A haute voix*) Chantez, duchesse.

Pendant cette scène, un des Greffiers est entré par la terrasse à droite, et l'autre par la porte à gauche. Sur un signe du Grand-Juge, ils vont s'asseoir à la table à gauche.

SCOPETTO, *au Grand-Juge.*

C'est pour le concert de ce soir, des morceaux que nous répétons !

LE GRAND-JUGE.

Que je ne dérange personne !... (*Aux deux greffiers.*)
Achevez, messieurs, d'écrire mes ordres !... (*S'asseyant.*)
Monsieur le capitaine !...

Zerlina, sur un geste de son frère, s'avance au bord du théâtre, et chante pendant que Scopetto, près d'elle, l'accompagne sur la mandoline. — Mathéa est debout, près de Scipion. — A droite du spectateur, le Duc et Bolhaya sont assis, tandis qu'à gauche, les deux Greffiers, le Grand-Juge et Scipion sont autour de la table.)

FINALE.

ZERLINA, *son papier de musique à la main.*

Voyez-vous là-bas,

Parmi les frimas,

Fuir au sein des bois

Le léger chamois !
 Il craint le chasseur,
 Qui, rempli d'ardeur,
 Le suit et sourit en vainqueur.
 Suivant sa trace
 Sur la glace,
 Son ennemi déjà
 Se lasse !

Un peu d'adresse, un peu d'audace,
 A leurs coups il s'échappera !
 Ah ! ah ! ah ! ah !

MATHÉA, regardant du côté de la porte à droite, voit
 paraître deux Soldats qui s'avancent pour écouter,
 et elle dit à demi-voix à Scopetto :
 Ah ! voici deux soldats !...

SCOPELTO, à part, avec joie.
 La voix de la Sirène,

Au piège déjà les entraîne !
ZERLINA, continuant son air.

Voyez-vous là-bas,
 Parmi les frimas,
 Fuir au sein des bois
 Le léger chamois ?

MATHÉA, voyant un troisième Soldat qui s'avance de la
 porte à gauche.
 Ah !... trois soldats !

SCOPELTO.

Trois !

ZERLINA, continuant son air.

Soudain le chasseur,
 Grâce à son ardeur,

S'égare et maudit son erreur !

MATHÉA, voyant un quatrième Soldat qui suit son ca-
 marade, dit bas à Scopetto, qui joue toujours de la
 mandoline.
 Quatre !...

ZERLINA, continuant.
 Plein d'espérance,

LA SIRÈNE.

Léger chamois !
Fuit et s'élançe
Au sein des bois !

MATHÉA, voyant entrer à pas de loup un cinquième
Soldat.

Un de plus !

SCOPETTO, avec joie.

Cinq !

ZERLINA, continuant à chanter en faisant des traits
brillans.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

MATHÉA, comptant successivement les Soldats que l'on
voit monter au balcon circulaire qui est au fond du
théâtre.

Six ! sept ! et huit... et dix ! ..

SCOPETTO.

Oui, les voilà !..

CHOEUR DE SOLDATS, au fond, entre eux, à demi-voix.

C'est charmant !... c'est divin !

MATHÉA, voyant deux autres Soldats monter au balcon.

Onze et douze !

SCOPETTO.

Brava !

CHOEUR, quittant les croisées et faisant quelques pas
dans le salon.

C'est divin ! c'est charmant !

LE DUC, bas à Scopetto, lui montrant Bolbaya.

Peut-il enfin partir ?

SCOPETTO, regardant les Soldats.

Non pas, vraiment !

Il nous en manque encor !..

MATHÉA, regardant trois autres Soldats qui montent au
balcon, dit à Scopetto, à voix basse :

Quinze !... Les voyez vous ?

SCOPETTO.

Quinze !... Oui, les voilà tous !

ZERLINA, *continuant à chanter.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(Pendant ce temps, Scopetto se retourne brusquement, et les Soldats qui s'étaient avancés veulent se retirer, mais Scopetto et Mathéa les retiennent, leur font signe qu'ils peuvent entrer sans crainte et écouter la cantatrice. Ils avancent donc pas à pas et sans faire de bruit, et Scopetto, qui a passé derrière eux, escalade le balcon qui donne sur la mer, descend et disparaît, sur les dernières roulades de l'air de Zerlina, que le Grand-Juge et les Soldats applaudissent.)

CHOEUR.

Brava !... brava !... signora !...

LE DUC, *s'approchant de Bolbaya, lui dit à demi-voix, en lui montrant les Soldats qui ne font plus attention à lui :*

Partez donc, puisqu'il faut que Marco Tempesta
Soit par nous sauvé !...

BOLBAYA, *entendant en mer un coup de canon.*

Mais... voyez, il l'est déjà...

(Sur un geste du Grand-Juge, tous les Soldats courent au balcon du fond, et font feu sur un canot qui s'éloigne. — Mathéa, Zerlina et Scipion poussent un cri d'effroi. — Moment de silence ; puis, dans le lointain, on entend la voix de Scopetto.)

O dieu des flibustiers,
Dieu de la contrebande,
Que ta main nous défende
De nos tyrans altiers !

SCIPION, ZERLINA *et* MATHÉA.

De leurs coups il est préservé !
Dieu tout puissant, tu l'as sauvé !

FIN.